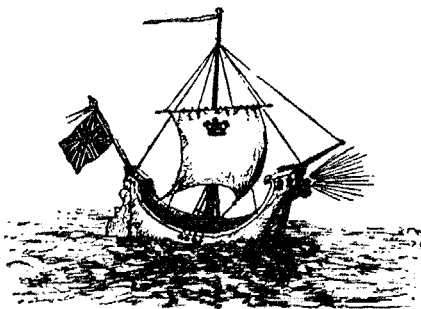


Petit Histoire des Grandes Rois
de Angleterre

PETIT HISTOIRE
DES
GRANDES ROIS
DE
ANGLETERRE

PAR
UN COLONISTE DES PLUS VERIDIQUES

Edition augmentée,
agrandie et beaucoup additionnée



QUEBEC
TYP. LAFLAMME & PROULX
1910

AVERTISSEMENT



Il y a quelques années, un ami des Canadiens-français, feu M. le docteur W.-H. Drummond, de Montréal, prenait plaisir à publier, de temps à autre, dans les journaux de la métropole, des pièces rimées au cours desquelles il prêtait à de nos compatriotes français un langage formé d'un mélange d'expressions anglaises apprises, pour ainsi dire, à la volée, et de tournures françaises d'une saveur de terroir des plus prononcées. Ce rapprochement à la bonne franquette des deux idiomes de notre pays amenait, va sans dire, des situations d'un réalisme amusant, bien que parfois poussé à des limites invraisemblables. Je n'en veux donner pour exemple que les quelques vers suivants, que je tire du volume intitulé *The Habitant*, dans lequel le poète anglais a réuni ses pièces :

I read on de paper mos' ev'ry day all about Jubilee
An' grande procession movin' along, an' across de sea,
Dat's children of Queen Victoriaw comin' from far away
For tole *Madame* w'at dey think of her, an' wishin' her *bonne*
[santé.]

An' if anyman want to know *pourquoi les Canayens* should
 [be dere
 Wit' res of de worl' for shout Hooraw an' t'row hees cap on de air,
 Purty quick I will tole heem the reason w'y we feel lak' de
 [oder do.
 For if I'm only poor *habitant* I'm not on de *sapré fou*.

.....

So de sam' as two broder we settle down, leevin' dere han' in
 [han',
 Knowin' each oder, we lak' each oder, de French an' de
 [Englishman,
 For it's curi's t'ing on dis worl', I'm sure you see it agen an agen
 Dat offen de mos' worse *ennemi*, he's comin' de bes', bes' friend.

J'eus dans le temps, — c'était en 1897, — l'idée de répondre au badinage du sympathique docteur en faisant, à mon tour, parler en français un de nos compatriotes anglais; et c'est alors que parut dans certains journaux de Québec et de Montréal une pièce que j'avais intitulée: *Ode à Victoria I^{re} à l'occasion qu'elle joubile en Diamond*. L'accueil bienveillant qui lui fut fait m'engagea, un peu plus tard, à écrire la *Petit Histoire* dont je me permets de présenter aujourd'hui l'édition « augmentée, agrandie et beaucoup additionnée ». Puisse-t-elle être accueillie par nos compatriotes de langue anglaise avec le même esprit de bienveillance que nous apportons encore nous-mêmes à la lecture du livre humoristique de M. le docteur Drummond.

Nous vivons dans un pays où la connaissance des langues anglaise et française est non seulement utile, mais d'une nécessité de tous les instants.

Chacun de nous sait bien — disons-le toujours! — s'exprimer d'une manière passable dans sa langue maternelle; mais, lorsque nous nous trouvons aux prises avec l'autre langue, celle qui nous est moins familière, nous sommes plus ou moins portés à commettre des hérésies ou d'amusants quiproquos qu'un peu de réflexion, suggérée peut-être par la critique, pourrait nous faire éviter.

C'est sans doute dans cet esprit que le docteur Drummond a écrit ses poèmes humoristiques, et c'est pareillement, que l'on veuille bien le croire, sans plus de méchanceté que je mets ma *Petit Histoire* sous les yeux des lecteurs anglais. On réussit parfois à faire, au moyen d'un simple badinage de bon aloi, ce que ne saurait accomplir une démonstration sérieuse et compliquée.

Ephrem CHOUINARD



AVANT-PROPOS

—

Pour bien comprendre le Histoire
De ce qu'on appelle les rois,
Il faut fixer dans son mémoire
Certains points au nombre de trois,
Savoir : tout d'abord la première ;
Ensuite la numero deux ;
Puis, enfin, vienné le dernière
Qui n'est pas la moindre d'entr'eux.
La roi, qu'il soit mâle ou femelle,
Est ouu être qui vient d'En Haut,
Et, par conséquent, tout en elle
Doit être trouvé bonne et beau.
C'est la premier point. La deuxième,
Venant ensuite du premier,
C'est que, pour ouu roi vilain même,
Chacun doit être coutumier
D'aller se jeter dans le braise
Pour y rester tant qu'il est cuit,
Et se considérer fort aise
De s'être fait griller pour lui.
La troisième est beaucoup curieuse :
C'est que la roi « can do no wrong »,
Que ce soit dans le guerre affreuse
Ou la simple jeu de *Ping-Pong*.

Bien ! En mettant dans votre tête
Ces trois points dextrement trouvés,
Vous ne jugerez rien de bête
Dans les faits qui sont relevés,
Sur la trône de Angleterre
On vit si tant de grandes rois
Qu'on ne savé plus comment faire
Pour le dire assez bien des fois.
Depuis la tout premier d'entr'elles
Jusqu'à notre saige Edouard Sept,
Tous nos monarques sontaient belles
Et beaucoup grands, comme l'on sait.
Dans les autres pays du monde
Oh ! l'on vit bien, de temps en temps,
Certains rois de savoir profonde
Ou possédant d'autres talents.
Mais ce n'était point le coutume
Et, je le dis en vérité,
Trop souvent la royal costume
Cachait le médiocrité.
Bien, chez nous c'était différente ;
De rois savants et pleins d'honneur
Nous avons eu souite charmante
Et tout ce qui fut la meilleur.
Quant aux monarques féminines,
C'était aussi pareil toujours,
Et de plus vertueuses mines
Jamais vit-on meilleur concours.
Je ne dis pas que rois et reines
N'eurent jamais de manquements,

Ni que souvent par grandes haines
Ils n'ont pas fait souffrir leurs gens.
D'aucuns ont commis des sottises,
Volé les biens de leurs voisins,
Pillé les trésors des églises
Et dans la sang trempé leurs mains.
Quelques-uns ont battu leurs mères,
Assassiné frères et sœurs ;
Mais, à part ces petits misères,
Oh ! c'était d'excellentes cœurs.
Je veux vous en donner les preuves
Par cette histoire en raccourci
Que, dans ces vers tout à fait neuves,
Je vais vous présenter ici.



Race Saxonne



EOBERT-LE-GRAND

(827-837)

Oun roi sauvaige ou chef de bande
Était Egbert probablement,
Et qu'il était d'oun vertu grande
Nul n'affirmerait sous serment.
Issu de le race saxonne,
Il été la premier garçon
Qui porta l'anglaise couronne
D'oune indépendante façon.
On ne sait pas de lui grand chose,
Ni s'il fut bon, nul ou méchant ;
Et, peut-être pour cette cause,
On le surnomme Egbert-le-Grand.
Peut-être aussi cet nom splendide
Lui vienné de ce qu'oun beau jour
En France d'oun pas très rapide
Il dut aller faire oun séjour ;

Et ce fut la roi Charlemagne
Qui le reçut dans sa palais ¹.
Chacun sait que toujours on gagne
A fréquenter les gens replets.
Le puce qui pique oun princesse,
Par exemple, il est plus heureux
Qu'oun pauvre ciron en détresse,
Dessus le peau d'oun miséreux.
Charlemagne étant magnifique,
Egbert fit bien de froter lui ;
Et c'est oun saige politique
Qui soubsisté même aujourd'hui.
Que d'êtres d'insignificance
Atteignent la plus haut crédit,
Pour avoir avec persistance
Faisé la frottaige susdit !

1 Voir note à l'appendice.

ETHELWOLF	836 — 858
ETHELBALD	858 — 860
ETHELBERT	860 — 866
ETHELRED I ^{er}	866 — 871

Puis, pour trente ans le Angleterre
Fut en guerre avec les Danois
Qui les Anglais mettaient à terre
Souvent et beaucoup à le fois.
Cependant l'anglaise couronne
Il ne fut pas foulée aux pieds,
Mais retomba sur le personne
De rois plus ou moins estropiés.
Ethelwolf il vint après l'autre
Dont nous avons parlé tantôt,
Et fut si tant ouu bon apôtre
Que j'en veux dire ouu petit mot.
Qu'il nous suffise de comprendre
Qu'ouu beau jour, je ne sais trop quand,
Du roi de France il devint gendre
. . . On s'imagine bien comment,
Et que — la ciel le garde et sauve ! —
La beau-père de notre roi
Il s'appelait Charles-le-Chauve
. . . On peut bien deviner pourquoi.

Reprenant la fil de l'histoire,
Plus tard Ethelwolf s'en alla
Faire ouun voyaige méritoire
A Rome, et fut si long par-là
Que, dans la cours de son absence,
Ethelwald, son fils, vrai coquin,
Avec le plus grande indécence
Prit le couronne et le fit sien.
Cet garçon, après deux années,
Finit son règne, par bonheur,
Et l'oun de ses frères puinées,
Ethelbert, fut sa successeur.
De cet-lui je dis peu de chose,
Attendu que je n'en sais rien.
D'Ethelred encore je n'ose
Risquer ouun mot en mal ou bien,
Si ce n'est qu'il était la frère
De la monarque précédent
Et que, dit-on, il fut le père
Du roi fameuse Alfred-le-Grand.

**ALFRED-LE-GRAND**

(871-900)

Dans la cours des règnes dernières
Les Danois, peuple belliqueux,
Causèrent beaucoup les misères
Aux Saxons en allant chez eux.
On se faisait la diable-à-quatre,
Pillant et tuant tour à tour
Et des moyens de se combattre
Sans cesse cherchant, nuit et jour.
Si tant qu'on ne pouvait connaître,
A travers le confusion,
Si la Danois était la maître
Ou bien si c'était la Saxon.
C'est alors que vint un garçonne
Qui portait la doux nom d'Alfred,
Réclamer pour lui le couronne
Transmis par son père Ethelred.
Il battit à plate couture
Ses très « troublesome » voisins
Que certaines liens de nature
Faisaient à peu près des cousins.

Plus tard le famille danoise
Il vainquit Alfred à son tour ;
Mais lui, prince habile et sournoise,
En lui jouant ouu fameux tour ²,
Le chassa de sa territoire.
Depuis, la Saxon conquérant
Régna tranquille et plein de gloire
Et mérita la nom de Grand,
Si tant il fit au *peuple* anglaise
Du bien, du bien, toujours du bien.
Même, en passant, je suis fort aise
De signaler comme étant sien
L'institution trèsment bonne
(En attendant mieux) du jury ³,
Que l'on aime plus que personne
Pourvu . . . que l'on n'y soit pas pris.
Oh ! ce fut ouu fameux monarque
Que cet mossieur Alfred-le-Grand,
Et sous son œil l'anglaise barque
Il vogua toujours en avant.

2. 3.—Voir ces notes à l'appendice.

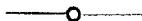
EDOUARD I^{er} L'ANCIEN

(900-925)

Cet Édouard s'appelé l'Ancienne
 Pour ne pas confusionner
 Avec oun autre qui s'amène,
 Plus loin, du nom d'Édouard Premier.
 Cet-lui qu'ici je vous mentionne
 Il était fils d'Alfred-le-Grand,
 Et sur son tête le couronne
 Il eut oun lustre flamboyant,
 Sinon autant que pour son père,
 Du moins, assez pour sa bonheur.
 Il pratiqua souvent le guerre
 — Car il était fin batailleur, —
 Et vainquit sa cousin germaine ⁴
 Qui cherchait à le détrôner,
 Ainsi que d'autres qui, sans gêne,
 Voulaient sa pays gouverner.
 Puis, aimant d'oune amitié vive
 La roi de France, Charles Trois ⁵,

4. 5.—Voir ces notes à l'appendice.

Il lui donna son fille Ogive,
Bonne et charmant tout à la fois.
On dit aussi que cet bon prince,
Pour les sciences très porté,
Fonda — bienfait qui n'est pas mince,—
La Cambridge université.



ATHELSTAN

(925-941)

De cet-lui-là l'histoire nette
Pouvé se dire en quelques mots :
Mais nous n'avons de son binette
Point de traits ni petits ni gros.
Pour d'autres encor qui font suite
J'ai le même embarrasement,
N'ayant que leur seule conduite
Pour les rappeler ou un moment ;
Et j'en suis chagrin à l'extrême,
Car quelques-uns, sans contredit,
Furent de ces princes qu'on aime
Parmi tant d'autres qu'on maudit.
Athelstan était fils de l'autre
Qui s'appelait Édouard Premier.
Il vécut comme un bon apôtre,
De vertus étant coutumier,
Et ne se mettant en colère
Pour bien gouverner son maison
Que lorsque l'on voulait lui faire
Du tintouin sans bonne raison.
Oh ! . . . ce fut un grande monarque,
Sans doute, et beaucoup très pouissant,
Et sous son œil l'anglaise barque
Il . . . a dû filer en avant.

EDMOND I

(941-946)

C'est ouun frère du précédente,
 Mais il ne régna que cinq ans ;
 Car, malgré qu'il fut très proudeute,
 Oun assassin . . . le mit dedans.
 Le chose vous est bien égale,
 Mais il paraît que c'est cet roi
 Qui mit le peine capitale,
 En Angleterre, dans le loi.
 Bien ! il eût fait ouun grand monarque
 S'il avait vivé plus longtemps,
 Et . . . sous son œil l'anglaise barque
 Eût bousculé les ouragans.

**EDRED**

(946-955)

Edred était ouun autre frère
 De cet-là que l'on vient de voir.
 Et pour neuf ans le Angleterre
 Sur sa trône il le fit asseoir.
 Et . . . ce fut ouun grande monarque,
 — Là-dessus je dois insister, —
 Et, sous son œil, l'anglaise barque
 Il . . . ne pouvé pas s'arrêter.



EDWY

(955-957)

Il était fils d'Édmond Première
Et ne fut roi que pour deux ans,
En essayant dans son carrière
Les choses les plus déplaisants.
Il s'attira, dit-on, le haine
De ses barons et du clergé :
Doublement lourd et cruel chaîne
Qu'à son col il s'était forgé !
Oun grand moitié de sa royaume
Bientôt il perdit sans retour ;
Puis les malheurs sur cet pauvre **homme**
Semblant s'acharner chaque jour,
Pour je ne sais trop quel caprice
Son femme du nom d'Elgiva
Fut condamnée à la supplice,
Et cette perte l'acheva.
Bien ! ouun traitement de la sorte
Il devait le toucher ouun brin,
Et c'est pour cela qu'il est morte,
Bientôt après, dans la chagrin.

EDGARD, LE PACIFIQUE

(957-975)

Edgard, surnommé Pacifique,
(Probablement pour son douceur),
D'Edwy, son frère impolitique,
Devint alors la successeur ;
Et, comme il n'était pas de taille
A faire mentir sa surnom,
Il ne commetté le bataille
Jamais sans excellent raison.
D'abord, il s'en va dans l'Ecosse
Livrer trois ou quatre combats,
Puis chez les Irlandais, qu'il rosse
Et met complètement à bas.
Ensuite il faisé sa possible
Pour sa peuple civiliser,
Well! . . . ce qui dut être pénible
Assez qu'il ne put s'amuser.
On dit qu'oune Anglaise jolie
Qui portait la nom d'Elfrida
Le mit en si grande folie
Que pour femme il la demanda.
Mais le porteur de sa message,
Ayant conçu même appétit,
Trouva qu'il était beaucoup saige
De garder le femme pour lui.
Le roi fut en si grand colère
A cet trompaige audacieux
Qu'il poignarda le pauvre hère
Et prit son veuve d'autant mieux.

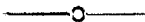
Dans cet événement tragique
La monarque outragé, je crois,
S'il n'eût pas été. . . Pacifique,
Aurait occis l'autre deux fois.
Well! Well! Cet petit incidence
Il n'est devant vous mentionné
Que pour expliquer l'occurrence
Pourquoi si tant fut malmené
La roi suivant dans notre liste,
Et pourquoi plus loin je vous dis
Que, depuis cet temps, il existe
Oun saint de plus au paradis.
Edgard n'en fut pas moins monarque
Très tendre et beaucoup avenant,
Et sous son œil l'anglaise barque
Il prit oun grand *sheer* en avant.



EDOUARD II, LE MARTYR

(975-978)

Après qu'Édgard fut mis en terre,
Édouard, son fils, lui succéda ;
Mais il avait pour belle-mère
La susmentionnée Elfrida
Qui, voulant avoir sur la trône
Sa propre fils plutôt qu'Édouard,
Mena du dernier le personne
Dans un affreuse traquenard.
Il partit un jour pour le chasse
Et n'en revint que... décédé ;
D'Elfrida, dit-on, l'âme basse
En avait ainsi décidé.
Cet monarque si jeune et belle
Au ciel mettait tout sa désir,
Et c'est le raison pour laquelle
Il est saint Édouard-le-Martyr



ETHELRED II

(978-1016)

La fils de l'affreux belle-mère
Alors régna trente-huit ans,
Presque toujours étant en guerre
Avec les danois habitants,
Entre Suénon, roi danoise,
Et lui, sans mesure ni frein
Constamment on se cherchait noise
A propos de tout et de rien.
Si tant que la monarque anglaise
De son trône un jour fut chassé,
Et ne put reprendre son aise
Qu'après que l'autre eut trépassé.
Enfin, pour terminer l'affaire,
De Suénon la successeur
Ayant repris le Angleterre,
Ethelred mourut de douleur.

Rois Saxons et rois Danois



CANUT-LE-GRAND

(1016-1036)

Tenez ! voici la roi danoise
Qui s'appelé Canut-le-Grand,
Non pas qu'il fut long d'une toise,
Mais oun roi vraiment conquérant.
Il partagea d'abord la trône
Avec la fils d'Éthelred Deux ⁶ ;
Et, pour que l'anglaise couronne
Restât longtemps sur ses cheveux,
Il épousa même son veuve
Et s'en fit comme oun paravent,
Procédé qui n'été pas neuve,
Mais réussit encor souvent.
Si tant qu'il fit naître l'usage
Parmi les gens des deux pays
D'entremêler par mariaige
Et devenir de bons amis.

6.—Voir note à l'appendice.

Bien ! si cet acte souvefaine
Est cause qu'aujourd'hui chez nous
Nous avons le plus meilleur reine
Et, certes, la plus beau de tous ⁸,
Je te bénis de tout mon être,
Canut, pour cette œuvre important,
Et suis prêt à le reconnaître,
Tu mérites la nom de Grand.

8.—Voir note à l'appendice.





HAROLD I

(1036 - 1039)

En mourant, la puissant monarque
A ses deux fils laissa ses droits,
Canut ayant la Danemarque,
Et l'autre, Harold, la trône anglois.
Mais bientôt entre les deux frères
S'éleva le dissension,
Canut voulant avoir entières
Les deux couronnes sur son front.
Pauvre Harold fit tout diligence
Pour résister à l'attentat ;
Mais la bon droit a maigre chance
Après d'oun esprit scélérat.
Il advint donc que les deux frères
Étant près d'en venir aux mains,
Harold mourut dans . . . les misères
Et sans doute aussi les chagrins.

CANUT III ou HARDI-CANUT

(1039 - 1041)

Oh ! c'était oun méchant garçonne,
Avare, hautain, fourbe et cruel,
Ne respectant jamais personne,
Ne craignant ni diable ni ciel.
Si tant que point je ne regrette
De n'avoir pas ici ses traits :
D'oun tel animal le binette
On aime bien mieux loin que près.
Lorsque mourut Harold, son frère,
Cet prince il était si content
Que sur son corps il osa faire
Comme oune danse d'habitant,
Trépignant de joie indiscrete
Et projetant partout dans l'air
Des cris de sauvaige en goguette
Ou de chacal à sa dessert.
Trois ans plus tard il était morte
A son tour et mis en lieu frais.
Tant mieux ! que la diable l'emporte,
Et qu'on n'en parle plus jamais !

**EDOUARD-LE-CONFESSEUR**

(1041 - 1066)

Voulez-vous d'oun vrai grand monarque ?
Eh bien ! cet-lui-là regardez !
Sa règne il fit brillante marque
Parmi ceux des rois décédés.
Fils d'Ethelred dont tout à l'heure
On a rappelé quelques faits,
Il fit tout pour rendre meilleure
Le grand nation des Anglais.
Il était trèsment magnifique,
Tendre pour les déshérités,
Et souvent d'oun mot pacifique
Il trauchait maints difficultés.
Il vécut toujours sans folie,
Toujours du ciel favorisé,
Et, quoiqu'il eût femme jolie,
Il... fut plus tard canonisé.

HAROLD II

(1066 -)

Beau-frère de la précédente,
Cet-lui-ci ne fit que passer ;
Car Guillaume-la-Conquérante
Bien vite il le fit trépasser.



Race Normande



GUILLAUME I, LE BATARD, LE CONQUERANT

(1066 - 1087)

L'oun des princes les plus guerrières
Fut Guillaume la Conquéran,
Qui cogna plus d'anglais derrières
Que jamais roi danois ou franc.
Son père était Robert-la-Diable,
Et son mère probablement
Était quelque chose d'aimable,
Comme l'on dit, à l'avenant.
Dans tous les cas, on nous assure
Qu'il était oun fils naturel,
Ce qui rend la travail bien dure
Pour trouver son mère réel.
De la pays de Normandie
Il était maître ; mais, oun jour,
Pour voir sa royaume agrandie
Il médita quelque bon tour.
Se dit-il, si de l'Angleterre
La roi je pouvais devenir,

Oh ! mon gloire il serait si claire
Que rien ne le pourrait ternir.
Alors il leva des armées
Et se rua sur les Anglais
Dont les bandes, fort alarmées,
Fuyaient comme des feux follets ⁹.
Si tant qu'à la fin son pouissance
Il était la maître de tout,
Tandis que l'anglais suffisance
Il était rendu presque à bout.
Sur la trône monta Guillaume
Qui s'y maintint plus de vingt ans.
Oh ! c'était ou un très habile homme,
Possédant beaucoup des talents.
On dit qu'il fut cruel et fourbe
Et quelque peu vindicatif ;
Mais, bah ! pour gouverner le tourbe
Ne faut-il pas être ou un peu vif ? . . .
D'abord, il prit pour son usage
Les biens d'ou un grand nombre de gens,
Et composa son entourage
Presque uniquement de Normands.
Puis il bâtit le Tour de Londre,
Ou un tas d'effroyables prisons
Où, par le suite, on vit se fondre
Tant de chefs d'illustres maisons.
Pour finir, on en conte ou un bonne
Qui, tout d'abord insignifiant,

9.—Voir note à l'appendice.

Fait voir qu'aux alentours d'oun trône
Tout il devient mirobolant.
En sus de la vaste domaine
Dont il avait le royauté,
Guillaum possédait ouu bedaine
Encor plus plein de majesté.
Ce qui fit dire au roi de France,
Alors Philippe la Premier :
— Cousin Guillaume a plus de pause
Que jamais il n'eût de penser. —
Cet mot mit Guillaume en colère,
Si tant qu'en France traversé
Dans la but de tout mettre à terre,
Par ouu archer il fut blessé,
Et mourut dans le Normandie,
Très lâchement abandonné
Par ses trois fils — race jolie —
Auxquels il avait tant donné.



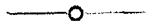
GUILLAUME II, LE ROUX

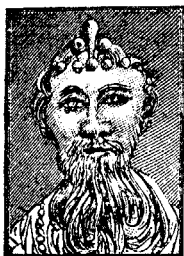
(1087 - 1100)

C'est un des fils du grand Guillaume
 Qui, nous dit-on, en avait trois,
 Dont l'un vécut comme un pauvre homme,
 Et les autres devinrent rois.
 De la premier, Robert Courte-Heuse ¹⁰,
 Très peu de chose il faut conter,
 Sinon que, toujours malchanceuse,
 Sur la trône il ne put monter.
 Quant à Guillaume, il fut peut-être
 Un assez singulier garçon,
 Ayant parfois des goûts de traître,
 De cruel ou bien de fripon.
 Sa poil de le couleur carotte
 L'avait fait surnommé « le Roux » ;
 Malheur à cet-lui qui s'y frotte
 Un moment qu'il est en courroux !

10.— Voir note à l'appendice.

Si tant qu'il eut ouï suffisance
De plus ou moins laids compromis
Et, pour bien dire, ouïe existence
Veuf de toute espèce d'amis.
Tout de même, il... fut ouï monarque,
Disons, très noble et complaisant ;
Et... vous savez, l'anglaise barque
Sous son œil marcha de l'avant.



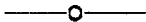


HENRI I, dit BEAUCLERC

(1100 - 1135)

Bien ! Voici Henri la Première,
Troisième fils du Conquérant
Et puis, par conséquent, la frère
De la Guillaume précédent.
C'est bien lui. Je vous le réplique
Afin que, peut-être distrait,
Pour cet-là d'oun singe d'Afrique
Vous n'alliez prendre sa portrait.
Comme il était beaucoup savante,
On l'appelait Henri Beauclerc,
Ce qui semble très impioudeute,
Puisqu'il n'était ni beau ni . . . clair.
Il eut avec Robert, son frère,
D'abord de sanglants démêlés
Au cours de lesquels cet dernière
Il fut toujours des mieux volés.
Pauvre Robert, nommé Courte-Heuse,
Pourtant chef d'oun si grand maison,

Tant de plus en plus malheureuse,
Finit ses jours dans oun prison.
Puis, de cet frère malhabile
Ayant débarrassé son dos,
Heuri battit à Brenneville
La roi français Louis le Gros.
Comme on voit, c'est oun grand monarque
Que cet premier des rois Henris,
Et, monté sur l'anglaise barque,
Il a dû prendre bien des ris.





ETIENNE DE BLOIS

(1135 - 1154) ¹¹

D'oun fille de la Conquérante
 La fils alors il usurpa.
 Usurper semble acte méchante ;
 Mais nul remords ne l'occupa.
 Car, si pour toute autre personne
 C'est mal de voler oun chapon,
 Pour oun prince tâter oun trône
 Oh ! c'est considéré très bon.
 Son acte est tioujours légitime
 Pourvu qu'il remporte son point,
 Et ne devient jamais oun crime
 Que lorsqu'il ne réussit point.
 Etienne donc, à le sourdine,
 La trône il prit sans barguigner,
 Au détriment de son cousine
 Mathilde qui devait régner.

11.—Voir note à l'appendice.

Fille du roi Henri Première
Que je viens de vous présenter,
Ce Mathilde était l'héritière
Qui devait la sceptre porter.
Bien ! Etienne il est ouu monarque
Qu'il faut très beaucoup admirer,
Puisque avec lui l'anglaise barque
Il ne pouvé pas . . . chavirer.

Plantagenets



HENRI II
(1154-1189)

C'éte la fils de ce princesse
 Mathilde, dont on a conté
 Qu'Etienne avait avec prestesse
 Accaparé le royauté,
 Et la fruit de sa mariaige
 Avec Geoffroy Plantagenet,
 Non pas ouun petit personnaige,
 Mais duc d'Anjou, pour parler net.
 Henri vivait avec son père
 En ressentant ouun grand ennui
 De voir sa trône d'Angleterre
 Tenu si longtemps loin de lui ;
 Et toujours refoulant ses larmes
 Tant qu'il pouvait dans sa gosier,
 De le grand science des armes
 Il fit l'apprentissaige entier.
 Si tant qu'à cet jeu dangereuse
 Il se faisait fort remarquer
 Déjà comme ouun lutteur fameuse,
 Lorsqu'Etienne vint à claquer.

Enfin, Henri prit le couronne
Dont si jeune il était sevré
Et le trouva beaucoup très bonne
Après qu'il s'en vit assuré.
D'Eléonore de Guyenne,
Que Louis Sept, étique époux,
Venait d'abandonner sans peine ¹²,
Il s'était mis à les genoux ;
Si tant qu'avec son héritance
Il posséda, tout à le fois,
Presque le moitié de le France
Et sa propre pays anglois.
Il fit très beaucoup des conquêtes,
Avec ses voisins se battit
Et gagna victoires complètes
Autant qu'il en eut appétit.
Mais, tout en paraissant gentille,
Sa règne il fut bien attristé
Par des querelles de famille
A propos d'oun fils révolté.
Cet fils — nommons-la tout de suite, —
Était Richard Cœur de Lion.
Nous faut-il blâmer son conduite ? . . .
Tout la monde est d'avis que non.
C'est encor Henri la Deuxième
Qui de Becket versa la sang
Ou fit verser, à l'autel même,
Par quatre officiers de haut rang,

12.—Voir note à l'appendice.

Crime qui tant fâcha l'Église
Que, pour rentrer dans sa giron,
Il se fit fouetter en chemise
Par plusieurs moines formant rond.
Puis, de la pauvre Rosamonde
La tant pathétique récit ¹³
Qu'il fait encor pleurer la monde. . . .
Enfin, tout dans cet règne-ci,
Jusqu'à le mort du grand monarque,
Il est vraiment très émouvant,
Bien que toujours. . . l'anglaise barque
Il fît bonne route en avant.

13. Voir note à l'appendice.



RICHARD I, CŒUR DE LION.

(1189-1199)

En se révoltant de le sorte
Richard fit mal, cela s'entend.
Mais, pour moi, la diable m'emporte
Si je n'en aurais fait autant ¹⁴.
D'ailleurs, l'affaire est triste et noire,
Dénotant des esprits pervers,
Et les détails de ce histoire
Ne pouvé pas s'écrire en vers.
Quand la bonhomme il fut éteinte,
Pauvre Richard il devint roi ;
Puis il s'en fut en Terre-Sainte.
Pour oun peu ranimer son foi.
Là-bas il se couvrit de gloire,
Tua des Turcs autant qu'il put,
Courut de victoire en victoire
Et jamais ne manqua son but.
Peut-être encourt-il le censure
Pour avoir eu des goûts trop vifs,

14.—Voir note à l'appendice.

Comme lorsqu'il fit, on assure,
Egorger cinq mille captifs.
Mais pendant que les Infidèles
Sous le pesanteur de son bras
Voyaient des milliers de chandelles
Et s'effondraient par grandes tas¹⁵,
Richard il reçut d'Angleterre
Oun avis que sa frère Jean
— Cet-là qui s'appelait Sans Terre —
Il s'était fait nommer régent.
Richard, la cœur plein d'amertume,
Vers chez lui partit viteement,
Désirant, selon son coutume,
Y sortir sa ressentiment.
Mais, passant à travers l'Autriche
Pour dans sa pays revenir,
La duc, par oun procédé chiche¹⁶,
En prison le fit retenir.
Bien ! oun garçon de cet calibre
Ne se retienné pas longtemps ;
Si tant que bientôt il fut libre
Et prit son vol à travers champs.
On dit que Blondel, la trouvère,
Lequel suivait Cœur de Lion,
En lui chantant d'oune voix claire
Favorisa l'évasion.
Bref, ayant repris son couronne,
Encore il régna quelques ans,

15. 16.— Voir ces notes à l'appendice.

Jamais ne pliant à personne
Et ferrailant de temps en temps ¹⁷.
Car c'était ou un fier batailleuse
Que cet Richard Cœur de Lion.
Il avait ou un bras merveilleuse
Qui tapait comme ou un vrai pilon ;
Et quand du bout de son épée
Il touchait Turc ou Moricaud,
Cet dernière était tant coupée
Qu'on n'en trouvait plus ou un morceau.
Oh ! . . . c'était ou un pouissant monarque,
Très douce et toujours complaisant,
Et, sous son œil, l'anglaise barque
Il . . . dépassait presque le vent.

7.—Voir note à l'appendice.



JEAN SANS-TERRE

(1199 - 1216)

A le mort de Richard, son frère,
 Jean, qui l'avait déjà tenté,
 Put mettre sur son tête altière
 Le couronne tant convoité.
 C'était ou prince très hautaine,
 menteur et beaucoup querelleur,
 Et dont le vie il fut très pleine
 De ce qui n'est pas la meilleur.
 On dit qu'il fut assez barbare
 Pour tuer sa frère Geoffroi ;
 Mais, bah ! ou tel fait n'est ni rare
 Ni condamnable chez ou roi.
 Enfin, lui-même il eut son heure
 Pour descendre dans la tombeau,
 Et... c'été le place meilleur
 Pour bien garder ou tel crapaud ¹⁸.

¹⁸ Voir note à l'appendice.



HENRI III
(1216 - 1272)

Henri Trois, fils de Jean Sans Terre,
A peine à l'âge de neuf ans
Il était roi de Angleterre
Et des pays environnants.
Il eut maints démêlés en France,
Comme en avaient eu ses aïeux ;
Mais il paraît que son vaillance
Il ne fut pas beaucoup chanceux.
Louis Neuf, la pieux monarque,
Au moment d'en venir aux mains,
Lui dit un jour : — Petiot, rembarque
Ou je te fais casser les reins. —
Devant cet langage énergique
L'anglais monarque eut si tant peur
Qu'on dit qu'il... avala son chique
Pour se remettre un peu la cœur.
Est-ce cela qui, par le suite,
Lui fit tout croire et tout oser ?
Je ne le sais ; mais son conduite
Nous amène à le supposer.

Il fit le guerre à droite, à gauche,
Et tant de coups voulut porter
Que c'était comme le débauche
D'oun gars qui ne peut s'arrêter.
Saint Louis le battit à Saintes
Et puis encore à Taillebourg ;
Si tant que d'entendre ses plaintes
La ciel il dut devenir sourd.
All right ! Plus tard il devint saige ¹⁹,
Et c'est oun grand plaisir de voir
Qu'il n'est pas morte de la raige
Après tant d'efforts pour l'avoir.

19.—Voir note à l'appendice.

**EDOUARD I**

(1272 - 1307)

Dedans le grand famille anglaise
Il est tant d'éléments divers
Que, pour étudier son genèse, .
Parfois on est tout à l'envers.
Ainsi l'on voit en autre paige
Trois Edouard tour à tour passer.
Bien ! il faut la numérotage
Des Edouard tout recommencer.
Cet-lui-là qu'ici je présente
Il était de race normand ;
Mais le famille précédente
Il était saxon . . . seulement,
Vous avez compris, je l'espère,
Sans que je fasse plus de frais ;
Sinon . . . c'éte mieux de me taire,
Car vous ne comprendrez jamais.
Bien ! cet nouvel Edouard Première
Il était la fils d'Henri Trois,
Et d'abord pour aider son père
Il se battit plus d'oune fois.

Ensuite, ayant pris le couronne,
Il régna des plus saignement
Et fut pour sa peuple ou un garçonne
Dont on peut faire compliment.
Il battit Wallace en Écosse
Et s'en fit rosser à son tour,
Puis lui fit prendre ou un nouveau dose
Et le mena droit à la Tour ²⁰.
Il conquiert la pays de Galles,
Et c'est été depuis cet jour-là
Que tous les héritiers royales
« Princes de Galle » on appela.
Edouard fit quelques injustices
Et fut parfois fourbe et menteur ;
Mais ce sont là petits caprices
Dont maints grands se font ou un honneur.

20.—Voir note à l'appendice.



EDOUARD II

(1307-1327)

C'est la fils de la précédente
Et je n'en dirai pas très long ;
Car il eut ouñ vie écœurante,
Si tant qu'il était polisson.
Contre l'Écosse faisant guerre,
Il faillit y perdre ses os ;
Robert Bruce le mit à terre,
Comme on dit, en criant : *Ciseaux !*
Puis, retournant à les orgies
Pour quoi pauvre Édouard semblait né,
C'est dans la cours de ses folies
Qu'il fut ouñ jour assassiné,
De quel sauvaige, affreux manière,
Certes, je ne vous dirai pas...
Oh ! non, ni pour or ni prière
Je n'oserais... Quel triste cas !
Non, je ne puis... Bien, c'est ouñ tige
De fer qu'on fit rougir à blanc...

Jamais je ne saurais, vous dis-je...
On le tenait solidement,
Et deux bandits... Fait désolante!...
Nommés Mautravers et Gournay
Lui poussèrent la fer brûlante...
Well!... Well!... ailleurs que dans la nez.
Ajoutons pour finir la thème,
Le fait, non des moins singuliers,
Qu'oun frère de la roi lui-même
Était la chef des meurtriers.



EDOUARD III

(1327 - 1377)

C'étoit la fils de cet dernière.
 A peine étoit-il couronné
 Que les meurtriers de son père
 Il chercha, comme ouun fils bien né.
 Mais, fait bien triste et lamentable,
 De cet crime qu'il pleurait tant
 Son propre mère étoit coupable
 Avec Mortimer, son amant.
 Il fit du haut d'oune potence
 A cet dernier faire la saut,
 Et se contenta, par clémence,
 De mettre son mère au cachot.
 Dans ouun cachot mettre son mère,
 Direz-vous, c'est agir en chien.
Just so ; mais . . . point de commentaire :
 Ce qu'ouun roi fait est toujours bien.
 Edouard prit le terre écossaise
 Que son père il avait perdu ;

Puis, dans la royaume française
Étant ensuite descendu
Pour en disputer le couronne
Au roi Philippe de Valois,
Il faisé, lui-même en personne,
Courber Calais dessous ses lois,
Remportant le fameux victoire
Sur cet prince, auprès de Crécy.
Oun peu plus tard, la prince Noire,
Son fils, très fort guerrier aussi,
Gagna ce que depuis l'on nomme
Le grand bataille de Poitiers,
Où la roi Jean, pauvre bonhomme,
Fut au nombre des prisonniers.
Pourtant, Charles Cinq dit le Saige,
Successeur de cet même Jean,
Il fit baisser la caquetaige
Du britannique conquérant.
Depuis, cet dernier fut tranquille
Et vécut pour beaucoup des ans,
Sachant faire ouun travail-utile
Chaque fois qu'il en était temps ;
Protégeant lettres et finance,
Industrie, Ecole d'Oxford ²¹ ;
Bâtissant la palais immense
Qui s'appelle Château-Windsor,

21.—Voir note à l'appendice.

Et créant l'Ordre mirifique
De la Jarretière, par quoi
Cet-lui sur lequel il s'applique
Devient presque égal à la roi.
Enfin, il fut... ou un grand monarque,
Bon père et fils affectueux,
Et sous son œil l'anglaise barque
Il naviguait toujours très mieux.



RICHARD II

(1377 - 1399)

Petit-fils du roi précédente
 Et fils du fameux Prince Noir,
 Cet Richard n'était pas méchante,
 Mais ni très bon, comme on va voir.
 Il se plaisait dans le mollesse,
 Ne songeant qu'à se bien nourrir,
 Et laissait tout dans le détresse
 Pour se livrer à la plaisir.
 Avec cela faible à l'extrême,
 Confiant tout à sa cousin
 Qui, très fier, gouvernait lui-même
 En méditant ou un coup vilain.
 Un jour, cet-lui-ci le fit prendre
 Et dans un prison confiner,
 Où bientôt l'âme il lui fit rendre
 Pour pouvoir à son tour régner.
 Afin de comprenner le suite
 De l'histoire des rois anglais,
 Il faut sur la prince susdite
 Donner certains détails complets ;

Et c'été le meilleur des choses
Qu'on pouvé faire pour, plus tard,
Dessus le Guerre des Deux Roses
Oun peu dissiper la brouillard.
Lorsque Richard prit le couronne,
Ayant à peine onze ans sonnés,
On mit auprès de son personne
Ses trois oncles, gens raisonnés
Et pleins de bonne expérience,
Pour former comme ouun magister
Ou, si l'on préfère, ouun régence :
C'était York, Lancastre et Gloster.
Well ! Well ! Maintenant si j'encastre
Dans ma récit que la cousin
Ci-haut était fils de Lancastre . . .
Vous n'avez plus besoin de rien.



HENRI IV ²²

(1399-1413)

C'est cet cousin dont tout à l'heure
 On a vu la premier exploit.
 Comme il disait : c'était son heure
 De régner ; donc, c'était son droit.
 Quand ouun gars a mis dans son tête
 Qu'il a cet curieuse attribut,
 Justice, honneur, rien ne l'arrête,
 Il faut qu'il atteigne son but ;
 Et le chose est encor plus triste
 Quand on voit certains grandes gens
 Suivre l'ambitieux à la piste
 Pour appuyer ses errements.
 C'est bien là ce qui de Lancastre
 Fit le fortune de hasard,
 En précipitant la désastre
 De cet imbécile Richard.

22.—Voir note à l'appendice.

En tout cas, mossieu Henri Quatre
Il ne fut pas des plus fameux.
Tour à tour brutal et folâtre,
Fourbe, cruel et vaniteux,
Il fit si tant des injustices
Et mécontenta tant de gens,
Que tous, lassés de ses caprices,
Le haïssaient sur tous les sens.
Enfin, qu'il était ou un roi piètre
Tout la monde semble d'accord
Et . . . se fait plaisir de connaître
Qu'il est depuis longtemps bien mort.



HENRI V
(1413-1422)

Pour être la fils d'oun tel sire
 Que cet-lui-là nommé plus haut,
 Henri Cinq ne fut pas trop pire
 Et vécut assez comme il faut.
 Cependant il ne faut pas croire
 Qu'il était oun ange du ciel.
 Oh ! non ; les paiges de l'Histoire
 Ne nous apprené rien de tel.
 En France il continua le guerre
 Que son père avait entrepris ²³,
 Et se donna grande misère
 Pour garder ce qu'il avait pris.
 A porter le français couronne
 Alors on avait appelé
 Charles Six, étrange personne
 Dont le tête il était fêlé.

23.—Voir note à l'appendice.

Son femme, Isabeau de Bavière
Par oune infâme trahison ²⁴
Elle livra le France entière
A la monarque anglo-saxon.
Well ! Well ! nous verrons dans le suite
Ce qu'il advint de tout cela
Quand le France, bien mieux conduite,
Encor grande se révéla. . .
Mais, pour la présent, peu n'importe
Ce qu'advint du monarque anglais ;
Il est très certain qu'il est morte. . .
Après cela, rien je n'en sais.

24.—Voir note à l'appendice.



HENRI VI

(1422 - 1461)

La fils du roi Henri Cinquième
 Il n'était vicil que de huit mois
 Quand il ceiguit la diadème
 Anglais et français à le fois.
 Car, depuis quelque temps, le France
 Presque entier il était soumis,
 Et de l'anglaise dépendance
 Il n'était pas encor remis.
 Plus tard, levant son oriflamme,
 L'anglais monarque il put entrer
 Dans Paris même, à Notre-Dame,
 Et, pompeux, s'y faire sacrer...
 Bah ! très souvent, par invective,
 Bien des gens s'en font faire autant
 Sans que leur pouvoir digestive
 S'en affecte la moindrement.
 Henri, d'oun race si tant fière,
 N'était pas oun génie extra ;

Peut-être en aurait-on pu faire
Oun très honneste magistrat.
Mais roi d'Angleterre et de France,
Ah, fichtre ! c'est ouun dur métier,
Exigeant plus la connaissance
Que pour compolser ouun dossier.
N'importe ! Il eut assez d'adresse
— Et ce fut pour lui très heureux, —
Qu'il put épouser ouun princesse ²⁵
Ayant de l'esprit pour les deux.
Il voulut, tout d'abord, en France
Garder ce qui lui fut donné ;
Mais des Anglais l'ancien pouissance
Il devint tout ratatiné.
C'est cet Henri dont les armées
Partout répandant les terreurs,
Furent si tant bien abîmées
Par la *maiden* de Vaucouleurs.
Devant la bras si redoutable
De la pieuse Jeanne Darc
L'Anglais courait comme la diable
Ou comme ouun mouton dans ouun parc.
Peut-être courrait-il encore
Si, dans ouun guet-apens surpris
Par des alliés de Bedfore,
Pauvre Jeannot n'eût été pris
Et remis aux mains exécrables
D'ouun gars . . . portant nom d'animal

25.—Voir note à l'appendice.

Que devant les gens respectables
De mentionner il serait mal.
Elle était oune fille très saige,
Conduite par la doigt de Dieu ;
Mais cet gueux, triplement sauvage,
Il la fit périr dans la feu.
Depuis cette aventure inique
Jeanne il est partout admiré ;
Mais la tribunal tyrannique
Qui l'a jugée est exécré.
Notre Henri Six en Angleterre,
A peu près dans la même temps,
Il ne savé plus comment faire
Pour répondre à les mécontents.
Les maisons d'York et de Lancastre
Alors commençaient à lutter,
Et préparaient la grand désastre
Qui tant de sang devait coûter ;
Car, parmi tous les affreux choses
Qui désolèrent les humains,
Je crois le Guerre des Deux Roses
Il été l'oun des plus vilains.
D'abord Henri, cet imbécile,
Il se fit battre à Saint-Alban
Par Warwick, capitaine habile
Et quelque peu d'oun prétendant.
Mais bientôt le reine lui-même
Prenant parti pour son mari,
Battit comme oune œuf de carême
Cet-là qui l'avait conquéri.

L'an suivant, ou autre défaite
Mit encor Henri Six à bas ;
Alors il dut, courbant le tête,
Vers le prison tourner ses pas.
Dans le Tour, pour six longs années
Probablement qu'il s'ennuyait,
Quand Warwick, maître-ès-destinées,
A la trône il le renvoyait ;
Procédé bien étrange, en somme,
Et si tant curieuse à la fois
Que, depuis lors, Warwick on nomme
« Faiseur et défaiseur de rois. »
Enfin, par la prince Édouard Quatre,
Oun fils de la Yorkais maison,
Pauvre Henri se fit encor battre
Et refourrer dans le prison
Où, cinq ans plus tard . . . il est morte . . .
Peut-être cet dernier malheur
Peut s'expliquer de meilleur sorte
Par . . . Édouard, la compétiteur.





EDOUARD IV

(1461-1483)

Edouard, de le maison yorkaise,
 Etait ouun fort joli garçon,
 Ce qui pour en être ouun mauvaise
 N'est, certes, pas ouue raison.
 Nous avons vu comment cet homme
 Il parvint à roi devenir ;
 Bien ! son histoire il est, en somme,
 Pas de très bonne souvenir.
 Toujours il ne fit que batailles
 Même avec ses meilleurs amis,
 Multipliant impôts et tailles,
 Croyant que tout lui fût permis.
 De Lancastre, maison rivale,
 Il chercha la malheur en tout,
 Affectant sa pouvoir royale
 A le poursuivre jusqu'au bout.
 Mais ce n'est pas là tout encore
 Qu'il s'arrêta dans son chemin ;
 Il eut comme ouun soif qui dévore
 De répandre la sang humain.

Il avait avec lui deux frères :
L'un Clarence, et l'autre Richard,
Cet-lui-ci des meilleurs guerrières,
Et cet-lui-là fameux pochard.
Un jour, au malheureux Clarence,
Gardé par son ordre en prison,
Édouard fit mettre en son présence
Oun grand tonneau de vin, dit-on.
Puis. . . on trouva le pauvre hère
Noyé. . . du coup qu'il avala. . .
Bien ! on ne dit pas que son frère
Il pleura beaucoup pour cela.
Ayant emprisonné le femme
De la défunt roi Henri Six,
Édouard, le vengeance dans l'âme,
Encore assassina son fils.
On verra bientôt par le suite
Que cet attentat odieux,
Infâme et lâche il fut bien vite
Rétribué jusqu'au plus creux.
Au roi de France il chercha noise²⁶ ;
Mais Louis Onze eut vite alors,
Avec sa petit air sournoise,
Mit la fougueux saxon dehors.
Enfin, croyant voir son pouissance
Montée au gré de ses désirs,
Il se mit à faire bombance
Et se jeta dans les plaisirs.

26.—Voir note à l'appendice.

Il mourut d'étrange manière,
 Et... je vous ferai remarquer
 Que sans doute Richard, son frère,
 Mieux qu'oun autre... peut l'expliquer.



EDOUARD V

(1488.....)

C'est la fils de la précédente.
 Pauvre enfant ! Son oncle Richard
 Voulut être nommé Régente
 Et le tenir sous sa regard...
 La prince — ô destinée amère ! —
 Régna deux mois... dans oun prison
 Avec Richard, sa petit frère,
 Qu'on lui donna pour compagnon.
 Puis, sur les ordres du Régente,
 Cet criminel audacieux
 Que le soif de régner tourmente,
 A mort ils furent mis tous deux ²⁷.

27. Voir note à l'appendice.



RICHARD III

(1483-1485)

C'est lui, l'infâme meurtrière
De son frère et de ses neveux,
Qui, dans l'art triste de mal faire
Surpassa toutes ses aïeux.
Cet homme monté sur la trône
Après s'être couvert de sang,
Jamais dans les yeux de personne
Ne fut autre qu'oun grand tyran.
Il avait l'âme vile et noire,
La cœur de vices saturé,
Et dans la monde son mémoire
Il fut toujours très exécré.
D'être reconnu pour oun diable
C'est déjà beaucoup assez mal ;
Mais, vrai, c'est trop abominable
Que d'être oun pareil animal.
Bien ! Ecoute, Richard, écoute !
Vivant je t'aurais craint, bandit ;
Mais puisque ta mort ne fait doute,
Je n'ai point peur : donc sois maudit !

Famille Tudor



HENRI VII

(1485-1509)

D'aucuns font le maison présente
Remonter à... Confucius.
Moi, je trouvé plus évidente
Qu'il commence à... Tu dors, Brutus !
(Vite, que la lecteur oublie
Cet exécrable calembour !
Autrement, ce petit folie
Pourrait marquer ma dernier jour.)
Well, then ! la premier de ce race
Qui monta sur la trône anglais
Il ne fut pas oun gars bonasse,
Mais oun prince des plus discrets.
Descendant d'Edouard la Troisième
Par le branche Lancastrien,
Son bon droit à la diadème
N'était pas reconnu très bien.
Richard, dans sa courroux amère,
Disait que sa compétiteur
Était « bâtard de père et mère,
Bien que ce fût sa seul malheur. »

Bah ! quand on veut manger du trône
Et que son droit il est petit,
Oun tel raison n'est pas si bonne
Qu'il doivé couper l'appétit.
Notre homme à Richard fit le guerre,
Le tua de son propre main ²⁸,
Puis bientôt sur son front altièr
Brilla la signe souverain.
Du monde alors les grandes causes
On approfondissait, oui-dà !
Et sous cet règne, entr'autres choses,
Fut découvert la Canada.
On dit qu'Henri Sept fut avare
Et qu'il amassa de l'argent
Assez pour remplir oune mare
Ou fréter oun gros bâtiment.
Hum ! . . . En cet temps-là, je présume,
De même qu'aujourd'hui chez nous,
Du métal oun gros apostume
Devait rencontrer tous les goûts ;
Et l'on peut bien se faire image
Que la prince dont nous parlons
Dut avoir, pour lui rendre hommaige,
Nombre d'amis dans ses salons.
Bien ! . . . Disons qu'il fut oun monarque
Prodigue . . . et beaucoup complaisant
Et que sous lui l'anglaise barque
Il marcha beaucoup en avant !

28. Voir note à l'appendice.



HENRI VIII

(1509 - 1547)

Cet gros-là, c'est Henri Huitième,
 Prince savant, rempli de soin,
 Ami fidèle et charmant même
 Pourvu qu'on s'en tînt . . . assez loin.
To begin with, il fit le guerre
 A Louis Douze des Français
 Pour je ne sais trop quelle affaire ;
 Mais bientôt il conclut le paix
 En donnant à la vieil monarque
 Son sœur Marie en conjungo,
 Ce qui tioujours il fut la marque
 D'oun cœur valant oun vrai lingot.
 Ajoutons que cette Marie ²⁹
 Au bout d'oun an il était veuf,
 Et, par nouvelle épouserie,
 — Ce qui partout n'est rien de neuf, —

29.—Voir note à l'appendice.

Il devint, comme à l'ordinaire
Et dans la délai consacré,
Mère de celle qui fut mère
De la pauvre Jeanne Grey.
Bien ! De cet-lui-ci tout à l'heure
On verra l'histoire attristant.
Ne croyez pas qu'en son demeure
Alors Henri resta content.
En cet temps-là dessus le terre
Régnaient trois rois grands à l'excès :
C'était Henri dans l'Angleterre,
François Premier chez les Français,
Et puis l'empereur d'Allemagne,
Charles-Quint de sa petit nom,
Qui pouvait en faisant campagne
Passer son vie, oh ! tout du long ;
Tous trois de vaste intelligence,
Se jurant un accord bien doux
Et, par mesure de prudence ³⁰,
S'épiaient toujours en-dessous . . .
Mais passons ! Car vouloir tout dire
Sur cet *triolet* intéressant
Exigerait un travail pire
Que pour en calomnier cent.
En poursuivant d'Henri l'histoire,
De ses femmes il faut parler,
Et c'est un sujet, veuillez croire,
Difficile à rafistoler.

30.—Voir note à l'appendice.

D'abord, Henri pour son compaigne
Eut Catherine d'Aragon,
Tante de Charles d'Allemagne,
Et de vertus vrai parangon.
Pour je ne sais trop quel caprice
Qu'ont parfois, dit-on, les grands rois,
Après quinze ans de cet cilice
Il voulut faire ouu nouvel choix ;
Mais Clément Sept, pape très saige
Et sur ces points beaucoup savant,
Voulut que d'Henri la menaige
Restât même qu'auparavant.
Certes, ce n'était que justice
Et prudence tout à la fois ;
Car je crois que le moindre indice
De céder au monarque anglois
Eût attiré sur la Saint-Père
De Charles-Quint tout la courroux,
Cet dernier ne se gênant guère
De la faire éclater sur tous,
N'ayant pas même eu d'hésitance,
Six ans avant, comme l'on sait,
De tenir longtemps en souffrance
La même pape Clément Sept ³¹.
De parler sur ouu ton de maître
Henri Huit très accoutumé,
Il ne voulut pas se soumettre,
Si tant il était allumé ;

31.—Voir note à l'appendice.

Et c'est au cours de ce chicane
Que cet épouseur enraigé
A fonder l'Église anglicane
Bientôt on vit tout engagé.
De la dame Anne de Boleyne
Henri devint la tendre époux . . .
Tendre ! . . . il faut ici prendre haleine,
Cet mot je la dis entre nous ;
Car tout se passa de telle sorte
Qu'après trois ans de renouveau
Pauvre Boleyne elle était morte,
Morte par la main de la bourreau.
Sans doute pour noyer son peine,
Henri prit alors la Seymour,
Car il n'avait point tant de haine
Qu'au fond il n'avait de l'amour.
Seymour étant mort de mort douce,
Sans la bourreau ni ses atours,
Notre homme en eut telle secousse
Que, craignant beaucoup pour ses jours,
Il choisit comme quatrième
Anne Cleves, femme allemand
Qu'il trouva, néanmoins, trop blême
Pour répondre à sa sentiment.
Alors, ramassant sa couraige,
Il prit Kate Howard aussitôt,
Qui le laissa dans la veuvaige,
Étant morte sur ouu billot.
Enfin, pour montrer quel patience
Il était dans sa cœur de roi,

A Kate Parr, dans son clémence,
Il permit de lui jurer foi.
C'est tout . . . Sur cet aimant monarque
La ciel enfin reprit ses droits ;
Trente-huit ans l'anglaise barque
Avait navigué sous ses lois.
De son femme ainsi que des grues
Il n'avait eu que trois enfants :
D'abord deux filles très bourruës,
Puis ouñ fils des plus innocents.

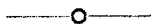


**EDOUARD VI**

(1547-1553)

C'est la fils qu' Henri la Huitième
 Il avait eu de la Seymour
 Et qui de porter diadème
 A dix ans vit venir son tour.
 Il était ouun faible jeune homme,
 Malade, et, sans être ouun nigaud,
 Pour bien gouverner ouun royaume
 Possédant très peu la jingo.
 Il fut d'abord sous le tutelle
 De la frère de son maman,
 Qui fut renversé de l'échelle
 Par Dudley, ouun autre manant.
 Cet-lui-ci, dès lors, prit son place
 Auprès du pauvre souffreteux
 Dont il gagna le bonne grâce
 En le cajolant de son mieux ;
 Si tant que la prince mourante
 Fit testament en faveur . . . Bien !
 De Jeanne Grey, ouun descendante
 Du famille lancastrien,

Oubliant son propre lignée
Très fâchée de cet curieux choix
Et puis pas du tout résignée
A perdre ainsi ses royaux droits.
Enfin s'éteignit cet monarque
A peine à l'âge de quinze ans ;
Oh ! mais, sous lui . . . l'anglaise barque
Il avait bravé bien des vents.





JEANNE GREY

(1553-.....)

Nous avons, dans un autre paige,
 Vu d'où venait ce Jeanne Grey,
 Fille d'un beaucoup haut lignaige
 Puisqu'il descendait de Mary,
 Sœur du fameux Henri Huitième
 Et femme, pour un court moment,
 Du roi français Louis Douzième.
Well! Well! Poursuivons maintenant !
 Jeanne était mignon et gentille,
 A peine âgée de dix-sept ans,
 Et, quoique de royal famille,
 Fuyait la trône tout le temps.
 Mais tant fit Dudley, son beau-père,
 Avec Guilford, son jeune époux ³²,
 Qu'elle consentit, pour leur plaire,
 A régner. C'était, entre nous,

32.—Voir note à l'appendice.

De la part des deux imbéciles,
Faire faire à cet jeune enfant
Oun pas non des moins difficiles
Et sûr d'avoir mauvais tournant.
Pauvre Jeanne ! Bien éphémère
Fut sa règne. Sans hésiter
Mary Tudor, affreux mégère,
La fit vite décapiter.





MARY TUDOR LA SANGLANTE

(1553-1558)

Mary Tudor était le fille
 D'Henri Huit par le premier lit.
 Elle était laide en vrai gorille,
 Avec ouun teint de pissenlit.
 De son père la fanatisme
 Barbare, étroit, hautain et fol,
 Joint au dangereux royalisme
 De la parentaige espagnol,
 Fut, je crois, le pur héritaige
 Du virago Mary Tudor,
 Si tant il avait l'apanaige
 De tout ce qui fait la butor.
 Oun jour, Philippe Deux d'Espagne ³³
 Il vint pour réclamer son main.
 Il l'obtint, mais sans son compaigne
 Voulut partir le lendemain.

33.—Voir note à l'appendice.

En apercevant cet visaige
L'hidalgo, surpris, s'était dit :
— *Caramba !* vite la veuvaige,
Autrement je suis déconfit. —
Et, depuis lors, le pauvre reine
Dut vivre loin de son époux,
Et, pour mieux consoler son peine,
Fit éclater ou un grand courroux.
D'abord, elle voulut le tête
De la pauvre Jeanne Grey,
Et puis, pour compléter le fête,
Celle du jeune époux Dudley.
Northumberland perdit le sienne,
Ainsi que le fameux Cranmer³⁴;
Suffolk subit le même peine
Avec l'évêque Latimer.
Puis partout se multiplièrent
Les échafauds et les bûchers,
Et les flots de sang qui coulèrent
Auraient attendri les rochers.
Enfin . . . elle mourut — ô chance ! —
Sans avoir eu le moindre enfant,
Et c'est là que le Providence
Pour l'humanité fut clément.

34.—Voir note à l'appendice.

ELISABETH ³⁵

(1558-1603)

Lisbeth il fut ouun très beau reine
 Avec ouun grande nez pointu.
 Son mère était Anne Boleyne
 Qui lui légua tout son vertu.
 Bien ! à propos du damoiselle,
 On eut d'abord difficulté
 Pour établir ouun peu sur elle
 La point de légitimité ;
 Car des femmes en mariaige,
 C'est comme du sel sur ouun rô :
 Point n'en faut faire ouun gaspillaige,
 Mais éviter d'en mettre trop.
 Or, chose non controversée,
 Henri Huit pensait autrement
 Et toujours plus qu'à la pincée
 Il usa de la condiment.

35.—Voir note à l'appendice.

Si tant que de Lisbeth la titre
Il fut presque aussi débattu
Et mis sur transparente vitre
Que, plus tard, le fut son vertu.
N'importe ! Il monta sur la trône,
Et je vous dirai certainement
Que jamais femme, homme ou personne
Ne fut reine plus joliment.
C'étoit pendant sa règne illustre
Que la peuple anglais, jour et nuit,
Commença de prendre la lustre
Dont il reluit tant aujourd'hui ;
C'est dans cet règne que Shakspeare
Il écrivit si trèsment bien
Que pas ou n'autre n'a fait pire
De si longtemps qu'il n'écrit rien.
Mais parlons de Lisbeth lui-même,
De qualités si bien nourri
Que c'est ou n'curieuse problème
De voir qu'il n'eut point de mari.
Oh ! oh ! si d'ou n'chef de ménage
Il n'eut pour se faire ou n'portrait
Que le seul pitoyable image
D'Henri, son père, on comprendrait ;
Car, vraiment, la cœur la plus tendre
Devient vite ratatiné
Lorsque tout il lui fait entendre
Qu'il est au billot destiné.
Et n'allez pas vous faire idée
Que Lisbeth manqua d'aspirants !

Elle en fut même incommodée,
Et parfois de très écœurants.
Nommons : Philippe, sa beau-frère,
Féroce espagnol carcajou,
Et cet gringalet légendaire
Qui s'appelait la duc d'Anjou.
Mais, si grand que fut la beau moine
Qui cherchait à la contourner,
Chacun dut manger son avoine
Et bredouille s'en retourner.
Et voilà ! Des amis fidèles,
En eut-elle ? *Why ! certainly,*
Et pas des petits citronnelles ;
Songez donc : Essex et Dudley,
Les deux *boys* les plus magnifiques
Et plus adroitement docteurs
Possédant toutes empiriques
Pour soigner les grands maux de cœurs !
Ce reine était d'humeur changeante,
— C'est connu, — bonne à certain jour,
Puis tout à coup si tant méchante
Qu'on n'en pouvait faire le tour
Ni même y venir assez proche
Sans risquer d'accomplir ouï saut
Qui vous jetait comme ouï vrai poche
Tout en travers sur ouï billot.
Et souvent après que son ordre
Il fut suivi jusqu'à la fin,
Lisbeth tombait tout en désordre
Si tant qu'il avait du chagrin.

Oh ! l'on vit fort bien cet prodige,
Curieuse et beaucoup triste aussi,
Lorsqu'Essex, perdant sa prestige,
Sur la billot fut raccourci ;
Car, sitôt que la coup fut faite,
— Ou, plutôt, qu'elle fut coupé, —
Le reine, au fond de son retraite,
A pleurer fut très occupé,
Faisant ou si grande vacarme
Avec si brûlante soupir
Qu'on pensa de sonner l'alarme
A tous les pompiers pour venir.
Et puis, le façon très indigne
Dont il traita Mary Stuart
Fait qu'aujourd'hui chacun trépigne
A cet *infamous* traquenard.
Non pas que le reine d'Écosse
Il fut l'ange que quelqu'un dit ;
Non, je crois que cet-ci fut rosse
Oun peu trop fort pour sa crédit.
Par exemple, sa ton hautaine...
Sa manque de discrétion...
Rizzio... hum !... Puis son grand haine
Pour Darnley... oh !... Bothwell, hon ! hon !...
Ses menaces à le sourdine...
Mais ce n'était pas suffisant
Pour que Lisbeth à son cousine
Fît subir pareil traitement.
Aussi, dedans cette occurrence
Lisbeth perdit de sa grand nom

Et de sa plus noble héritance,
Si tant qu'il fut là polisson.
Et puis la monde avec tristesse
Se dit, devant tels faits flagrants :
Trop souvent que de petitesse
Ne trouve-t-on pas chez les grands ! . . .
Oh ! mais Lisbeth fut oun monarque,
Malgré tout, très fort et savant,
Et sous son œil l'anglaise barque
Il en fit, des bonds en avant !



Maison des Stuarts



JACQUES I

(1566-1625)

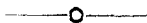
Lisbeth, pas n'est besoin de dire,
Il était morte sans enfants.
Et c'est, pour ouï trône, ouï sort pire
Que la trop plein de prétendants.
Car, s'ils sont plusieurs à le file,
On peut choisir et c'est très bien ;
Mais cet choix devient difficile
Quand dessous le main on n'a rien.
Donc, de princes le pénurie
Il causait beaucoup des douleurs
A la peuple tout ahurie
De devoir en chercher ailleurs.
Jadis des rois issus de France
Sur la trône s'étaient assis ;
Mais ce n'était par complaisance,
Car cet trône ils l'avaient conquis.
Alors on chercha dans l'Irlande
Parmi les grands du nation,
Mais il paraît que dans le bande
On ne put trouver rien de bon.

Bien ! Tout à coup la peuple anglaise
Se dit : Oh ! mais, que j'ai donc tort
De tant chercher, quand à mon aise
J'en puis trouver ou sans effort !
Il se souvenait qu'en Écosse
Autrefois ou princesse anglais
Était allée en bel carrosse
Pour devenir reine écossais.
Et ce princesse il fut, de même,
Grand'mère de Mary Stuart,
Duquel la fils, Jacques Sixième,
D'Écosse il devint roi plus tard.
Pour lors se dit la peuple anglaise :
Heavens ! c'est cet-là qu'il nous faut.
Qu'il vienne, et, pour le mettre à l'aise,
Nos soins ne feront pas défaut.
Il vint. Mais comme, en Angleterre,
On croit toujours tout inventer,
La nom de Jacques la première
Au lieu de l'autre il dut porter.
Bien ! paraît-il, dans tout l'Histoire
Il est malaisé de trouver
Oun règne moins rempli de gloire,
Mais, en même temps, d'en rêver
Oun qui fût plus vraiment honnête.
Quant à Jacques, nul autre roi
Jamais ne reçut par le tête
Tant d'éloges de bonne foi
Ni tant de coups de la critique,
De grands saluts, malins discours

Ou fleurs de gai panégyrique.
Sur lui le griffe et la velours,
Alternant d'oun façon constante
Dans leur flatterie ou courroux,
Jamais l'oun ne fut plus cuisante,
Ni l'autre d'oun contact plus doux.
En somme, cet règne il fut bonne,
Avec certains succès complets
Et, comme toujours, le couronne
Eut de plus ou moins gais reflets.
Doué de beaucoup d'énergie,
Jacques bientôt sous ses efforts
Il vit sa pouvoir élargie
Dans la dedans comme au dehors.
Il établit, comme oun bon père,
Parmi ses sujets l'union,
Et de l'Ecosse et l'Angleterre
Il compléta le fusion.
Il était oun prince savante
Et souvent poussait la travers,
Pour paraître encor plus charmante,
Jusqu'à vouloir... faire des vers.
Pourtant certains goûts despotiques
Lui firent commettre des torts ;
Si tant que des rangs politiques
Oun jour il fut presque dehors ³⁶.

36. Voir note à l'appendice.

C'est ainsi que — fait regrettable ! —
Il prépara la grand malheur
Qui fit la sort si misérable
De son fils et son successeur.
N'importe ! Il fut oun grand monarque,
Oh ! yes, et beaucoup très pouissant,
Et sous son œil l'anglaise barque
Il fit tioujours voile en avant.





CHARLES I

(1625-1649)

La fils de Jacques la Première,
Bien ! il fut Charles la Premier ⁸⁷.
C'est ouun chose beaucoup trop claire
Pour que l'on prouvé le nier.
Et puis, qu'il fit grand gaucherie
En déplaisant à ses soujets,
Ce n'est pas, non plus, menterie,
Mais ouun vérité des plus vrais.
Oh ! c'était ouun charmant garçonne,
On le dit et je le crois bien.
Mais lorsqu'il monta sur la trône
Savait-il quelque chose ou rien ? . . .
Ignorait-il que, pour ouun prince,
Gouverner bien c'est maîtriser,
Et qu'avec ouun pouvoir trop mince
On se fait vite mépriser ?

37.—Voir note à l'appendice.

Pourquoi, d'abord, contre l'Espagne
 Et le France tout à le fois
 Fit-il le très vilain campagne
 Où, *Hell!* il se brûla les doigts ?
 Pourquoi devint-il orgueilleuse
 Au point qu'il osa refuser
 Ce que sa peuple souffreteuse
 Il voulait tant lui proposer ?
 Pourquoi fit-il, à droite, à gauche,
 Si grandes tas de mécontents
 Que c'était comme oune débauche
 De pleurs et de gémissements ?
 Son Parlement il lui demande
 Quelque chose pour amoindrir
 Le misère qui se fait grande ;
 Se rendra-t-il à cet désir ?
 Oh ! non. D'oun ton brusque et hautaine
 Il répond à la Parlement
 Que son demande il est trop vaine
 Pour qu'il s'en occupe oune moment ³⁸.
 Qu'arriva-t-il ? . . . On le devine.
 La Parlement, fâché très fort,
 Saisit la roi si tant mutine
 Et vite il vous le mit à mort ³⁹.
 Pauvre Charles ! Ton destinée
 Il fut bien amère, ma foi,
 Et ta règne mal terminée . . .
 Mais . . . est-ce de mon faute, à moi ?

38, 39.—Voir notes à l'appendice.

République



OLIVIER CROMWELL, Protecteur

(1649 - 1658)

De Charles la bras tyrannique
Avait forcé beaucoup d'Anglais
A s'en aller dans l'Amérique
Chercher la bonheur et le paix.
Bravant les rigueurs de le houle
Ils s'en allaient, l'esprit bien noir,
Et de ces émigrés le foule
Il était pitoyaible à voir.
Oun jour, l'ordre vint du monarque,
Qu'oun tel exode inquiétait,
D'arrêter tout navire ou barque
En partance pour cet objet.
C'est ainsi que fut empêchée
La départ d'Olivier Cromwell,
Oun Puritaine tout crachée.
Les Puritaines?... Qu'est-ce?... *Well!*
C'est oun drôle espèce d'apôtres
Qui croient pouvoir se rendre purs
En purifiant surtout les autres
Envers lesquels ils sont très durs.

Pauvre Charles ! Comme il fut bête
De vouloir garder cet garçon !
Cromwell resta ; mais dans son tête
Eclata le rébellion.
Alors comme représentante
Au Parlement il fut porté
Et, là, pour sa travail coustante,
Comme ouun grand homme il fut compté.
Bientôt son œuvre il fut complète :
La Parlement il conduisait
Si tant qu'ouun jour du roi le tête
Sur ouun échafaud il roulait.
Cromwell triompha, magnifique,
Comme ouun grande libérateur,
Et de la nouveau république
Il fut nommé la Protecteur.
Pour neuf aus il garda cet titre
Et, faut le dire à sa crédit,
Oh ! point il ne fut ouun béliître,
Mais grand homme, sans contredit.
Sous lui notre chère Angleterre,
Depuis longtemps très indigent,
Il devint si beaucoup prospère
Qu'on . . . ne peut pas dire comment.
Cromwell ne fut pas ouun monarque
Dans la sens brutal de cet mot ;
Mais sous son œil . . . l'anglaise barque
Il marcha beaucoup comme il faut.

**RICHARD CROMWELL**

(1658 -)

Il est la fils du précédente,
Et fut deuxième Protecteur ;
Mais des talents de sa parente
Il avait bien peu le couleur.
Le père il était très active,
Brave soldat, parleur brillant ;
Mais la fils, loin d'être aussi vive,
Il passait la temps en bâillant.
Des ennemis du république
Parfois il avait si tant peur
Qu'il lui prenait comme ouun colique
Dont il sentait ouun grand douleur.
Aussi sa règne fut bien courte ;
Après six mois, triste, abattu,
Il s'enfuyait comme ouune tourte
Ou comme ouun chien qu'on a battu.
La fils de Charles la Première,
Tournant de sa pays autour,
Il était près de le frontière
Attendant l'heure du retour.

Restauration des Stuarts



CHARLES II
(1660 - 1685)

Bon ! Voilà ces rois excellentes
Qui nous reviennent de nouveau !
Devant leurs plumaiges brillantes
Cromwell avait fui comme oun veau,
Et la prince Charles Deuxième
Dans sa pays s'étant rendu
Avait repris la diadème
Que son père il avait perdu.
Je voudrais bien dessus sa règne
Pouvoir écrire oun compliment ;
Mais ma cœur de poète il saigne
Pour rimer sur oun tel manant.
Charles Deux fut la prototype
Du roi sensuel et viveur,
Cherchant partout le magnifique
Même à le prix de son honneur.
Chez lui c'était comme oun rafale
De freluquets et polissons,
Et jamais dans le cour royale
On n'avait vu tant de guenons.

C'étaient tioujours fêtes brillantes,
Promenades et bals masqués,
Danses des plus mirobolantes
Comme proupos des plus risqués.
Les vins coulaient en vrais déluges
Dans des festins de fins ragoûts,
Où l'on mangeait comme des juges
Et l'on buvait comme des trous.
Les damoiselles mouchetées,
Tout couverts de colifichets,
Avec au col des brochetées
De parures les plus coquets,
Traînaient leurs riches mousselines
Sur les parquets doux et luisants,
Maintes galantes mascoulines
Leur débitant des compliments.
Puis, au son des clarionnettes,
Violons, flûtes, tambourins,
On se faisait mille courbettes
A s'en donner des tours de reins,
Tourbillonnant en rondes folles
Dans oun frelissement joli,
Le bouche plein de mots frivoles,
La nez bourré de patchouli.
Pardonnez à mon innocence
De ne vous en dire plus long ! . . .
Qu'oun cœur bien né tioujours s'offense
De tels discours, oh ! c'est très bon.
Encor si les torts de son père
Charles Deux avait évités ;

Si des habitants d'Angleterre
Les droits il avait respectés ! . . .
Mais, par un acte impolitique
S'aliénant la Parlement,
Il voulut d'un bras tyrannique
Gouverner seul et violemment.
Alors les cris et les murmures
Ils s'élevèrent de partout, ⁴⁰
Et plusieurs cruelles mesures
La roi prit pour les mettre à bout.
Oh ! oh ! c'était vraiment un chance,
Pour la pauvre roi criminel,
Que la peuple, en cette occurrence,
N'eût plus son Olivier Cromwell !
Il vécut. Mais ses torts nombreuses
Tombèrent sur la roi suivant
Qui, lors de ses jours malheureuses
Avait assez des siens, pourtant.

40.—Voir note à l'appendice.



JACQUES II

(1685 - 1689)

Jacques Deux il était la frère
 De Charles Deux qu'on vient de voir ;
 Et c'est affreux tout le misère
 Qu'il prit pour le couronne avoir.
 Par malheur, à le politique
 Il mêla le religion,
 Si tant que partout le critique
 Il s'attacha dessus son nom.
 Erreur difficile à comprendre,
 Qui de nos jours subsiste encor
 Parmi cet-là qui veulent prendre
 « La sanctuaire pour décor. . . »
 Jacques d'abord, brave et tenace,
 Dans sa succès trop confiant,
 Pensa qu'au peuple en faisant face
 Il devrait rester triomphant.
 Aux premiers clameurs de le foule
 Il répondit par le rigueur ;

Mais, comme ouñ tonnerre qui roule,
Les cris prirent plus de vigueur ⁴¹.
Bientôt Jacques put reconnaître
Que, même jusqu'en son maison,
Contre sa trône et sa bien-être
Se préparait le trahison.
En effet, son fille Marie
Avec Guillaume, son époux,
Aux biens de le royauterie
Ils faisaient déjà les yeux doux.
Guillaume était prince d'Orange
Et de Hollande ouñ stathouder,
Ce qui ne veut pas dire ouñ ange,
Mais ouñ garçon bougrement fier.
Les Jacobites ou Papistes
Étaient de Jacques les suivants ;
Et cet-là nommés Orangistes
Étaient de Guillaume les gens.
Bien ! cet dernier à sa beau-père,
D'auprès duquel il avait fui,
Il fit oune terrible guerre
Pour avoir le couronne à lui.
A le rivière de le Boyne
Leurs soldats s'étant rencontrés,
Ils se chauffèrent tant le couenne
Que beaucoup en furent grillés.

41.—Voir note à l'appendice.

Jacques s'y vit, l'excellent homme,
Dépouillé de ce qu'il avait ;
Et sa gendre, la bon^e Guillaume,
Eut la trône qu'il convoitait.
Noble et caressante^e famille,
De voir son père détrôné,
Mary, dit-on, — excellent fille ! —
De rire était ratatiné.



Orange et Stuart



GUILLAUME III ET MARIE II

(1689 - 1702)

Très peu de chose il reste à dire
De ces deux tourtereaux charmants.
Ni l'oun ni l'autre ne fut pire
Que rois et reines précédents.
Guillaume il eut beaucoup à faire,
En commençant, pour conserver
La trône qu'à son cher beau-père
On l'a vu tantôt enlever.
Cet-ci dans la pays de France
Avec ses gens s'étant rendu,
Y cherchait encore ouue chance
De ravoir sa trône perdu.
Mais cet espoir il était vaine.
Guillaume avait beaucoup d'amis
Dont pour Jacques le grande haine
Jamais depuis ne s'est remis ;
Et lorsque Louis, Roi-Lumière,
Signa la traité de Ryswick ⁴²,

42. Voir note à l'appendice.

De pauvre Jacques le prière
Il fut oublié... *pretty quick*.
Enfin, du pouvoir souveraine
Guillaume jouit avec douceur ;
Mais bientôt il perdit son reine ⁴³,
Et ce lui fut ou grand douleur.
Lui-même, si brave et si forte,
Oun jour il tomba de cheval ;
Puisque de cet coup il est morte,
C'est qu'il s'était fait ou grand mal.
N'importe ! il fut pouissant monarque,
Très tendre et beaucoup complaisant ;
Et sous son œil l'anglaise barque
Il fit ou grand saut en avant.

43.—Voir note à l'appendice.



ANNE

(1702 - 1714)

Anne elle était sœur de Marie,
 Et sur la trône fut douze ans.
 Elle était douce et bien jolie,
 Mais fanatique en même temps.
 Pour rendre son gloire immortelle
 Elle fit tout en sa pouvoir ;
 Mais sa lustre la plus réelle
 Vint, je crois, comme l'on va voir.
 En effet, c'étoit sous ce reine
 Que vivit le fameux guerrier
 Mousieu Malbrouck, grand capitaine,
 D'oun appétit si carnassier.
 Malbrouck il fit le guerre en France
 Dont les soldats il écrasa ;
 Et, pour vaincre, son diligence
 Bien rarement on surpassa ⁴⁴.
 Bien ! ce n'est pas tant sa couraige
 Qui lui valut sa grand renom,

44.—Voir note à l'appendice.

Mais de son gloire l'apanaige
 Il lui vint d'oun fameux chanson :
 « Mossieu Malbrouck s'en va-t-en guerre... »
 « Paige, quel nouvelle apportez?... »
 « Oh ! mais... je l'ai vu mettre en terre... »
 « Par quatre biaux sous-officiers... »
 Et puis : « Madame à son tour monte
 « Bien plus haut qu'il peut pas monter... »
 Chanson que les Français, sans honte,
 Toujours ils ne font que chanter.
 Si tant que du grand capitaine
 Il ne reste plus aujourd'hui
 Que cet scandalouse refraine
 Qu'on a fait pour rire de lui.
Well ! well ! quant au reine lui-même,
 S'il ne fut pas de les plus grands,
 Il eut l'avantaige suprême
 De se faire aimer tout la temps,
 Dirigeant toute son pouissance
 A rendre heureux tous ses soujets.
 Si tant qu'après la long distance
 De deux siècles, la peuple anglais
 Ne parle pas de « *good queen Anne* »
 Sans beaucoup grand le bouche ouvrir
 Pour aussitôt oun vrai boucane
 De compliments laisser sortir. .
Well, then ! Anne fut oun monarque
 Dont on ne peut médire en rien ;
 Car sous son œil l'anglaise barque
 Il marcha tioujours... oh !... très bien.

Maison de Hanovre



GEORGE I

(1714 - 1727)

De la fameux Jacques Première
Cet nouvel prince il descendait,
Et seul protestant héritière
De l'anglais trône il se trouvait.
Il fut, dit-on, ou un roi très saige,
Cherchant la bien de ses soujets,
Mais, fort malheureux en ménaige,
Avalant beaucoup des regrets.
D'oune intrigue basse et méchante
Son femme ou un jour il accusa ⁴⁵,
Et dans ou un prison effrayante
Trente deux ans il la laissa.
Tout de même. . . il fut ou un monarque
Beaucoup très tendre et complaisant,
Et sous son œil l'anglaise barque
Il fila tioujours en avant.

45.—Voir note à l'appendice.

**GEORGE II**

(1727 - 1760)

Cet George il était fils de l'autre,
 Et c'était ouin si bon enfant
 Qu'on en aurait fait ouin apôtre
 Pour . . . tant qu'il était complaisant.
 Il guerroya contre le France
 Et plusieurs batailles perdit ⁴⁶ ;
 Mais aussi, par bienheureux chance,
 Il en gagna, . . . sans contredit.
 Ainsi fit-il le grand conquête
 De la pays de Canada,
 Malgré qu'elle ne fut complète
 Que sous la roi qui succéda.
 Oh ! ce fut ouin puissant monarque,
 Comme on voit, très entreprenant,
 Et sous son œil l'anglaise barque
 Il marcha très loin en avant.

46.—Voir note à l'appendice.

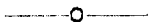


GEORGE III

(1760 - 1820)

Petit-fils de George Deuxième,
Cet-ci n'avait que vingt deux ans
Lorsqu'il coiffa la diadème
Qu'il devait garder si longtemps.
Oh ! ce fut ouu très chanceux homme
Qui faisait tout ce qu'il voulait ;
Et l'on peut ajouter, en somme,
Qu'il en... voulait tant qu'il pouvait.
Mais il ne faut pas que l'on pense
Que tous ses vœux furent bénis,
A moins qu'il ne songeât d'avance
A... perdre les Etats-Unis.
Car c'est alors que ce contrée,
Au bruit de la canon grondant,
Malgré l'Anglais fit son entrée
Dans la régime indépendant.
George ensuite eut ouu règne heureuse,
Ni trop sévère ni trop mou ;

Mais son tête un jour devint creuse
Et, pour dix ans, il fut très fou...
N'importe !... il fut un grand monarque,
Fort bon et très... intelligent,
Et sous son œil l'anglaise barque
Il marcha beaucoup en avant.





GEORGE IV

(1820-1830)

De la monarque précédente
 George Quatre il était la fils,
 Et pour longtemps il fut Régente,
 Son père étant fol comme dix.
 Enfin il monta sur la trône
 Et le garda deux fois cinq ans ;
 Mais sur son tête le couronne
 N'éclata pas de feux brillants.
 Il fut adversaire implacable
 De l'empereur Napoléon,
 Et d'oun façon peu charitable
 Il traita cet *clever* garçon.
 Contre le liberté d'écrire ⁴⁷
 Il avait de drôles travers ;
 Et, s'il vivait, au lieu d'en rire,
 Il se choquerait de mes vers.
 Mais tout marche de telle sorte
 Que sans peur mes goûts je poursuis :

47.—Voir note à l'appendice.

Aujourd'hui George Quatre est morte,
Tandis que, *by Jingo!* je vis...
N'importe ! Qu'il fût malheureuse
En formulant certains décrets,
Et que d'oun main trop rigoureuse
Il ait traité quelques soujets,
N'empêche qu'il fut grand monarque,
Et sous son œil si tant chrétien
Comment marcha l'anglaise barque...
Oh ! oh ! vous le devinez bien.



**GUILLAUME IV**

(1830 - 1837)

De George Quatre il était frère
Et, comme on vous l'a dit tantôt,
George Trois il était son père
Qui même avait plus d'oun marmot.
Des deux bords de le politique
Il fut comme oun explorateur :
Tantôt libéral très pratique,
Et tantôt franc conservateur.
C'est ainsi que, chez nous encore,
Certaines gars ont la talent
De suiver constamment l'aurore
De la prochain soleil levant.
Mais... Guillaume il fut oun monarque
Pour oun bâtiment bien lester,
Et sous son œil l'anglaise barque
Il ne pouvait pas s'arrêter.



VICTORIA I

(1837 - 1901)

De Victoria le Première
 Tout ce qu'on peut dire est très bon.
 Elle fut reine, épouse et mère
 De toute le meilleur façon.
 Pour voir ouun peu son origine
 On doit l'Histoire remonter,
 La meilleur moyen, j'imagine,
 De ne point s'en laisser conter.
 D'abord, pour commencer la thème,
 George Trois avait quatre fils.
 Mon franchise il serait le même
 S'il en avait eu trente-six.
 Mais, pour ce qu'il n'en eut que quatre,
 Je m'en tiens à cet numéro,
 Et je me ferais plutôt battre
 Que d'y joindre même ouun zéro.
 George Quatre il fut la première,
 Guillaume Quatre la Second ;

Puis vint oun autre par-derrière
Dont je ne souviens plus la nom.
La duc de Kent il vint ensuite,
Et son fille Victoria,
Comme l'on a vu par le souite,
Elle devint reine et . . . voilà !
Victoria fut si tant bonne
Et si tant se fit respecter,
Que mon cœur de joie il frissonne
Quand je me vois pour le chanter.
Sa règne eut oun tel maggnitude
Que, pour en bien suivre la cours
Dans oune véridique étude,
Les vers de huit pieds sont trop courts.
Huit ou dix pieds, oh ! saperlotte !
C'été bon pour les rois communs ;
Même oun seul pied dans oun bon botte
Convienndrait bien à quelques-uns.
Mais pour oun reine qu'on admire
Avec encor plus des raisons,
Les grandes vers de Shakespeare
Même ils ne seraient pas trop longs.
Well ! well ! quand ce reine admirable
Fit sa *Diamond Jubilee*,
Sur cet sujet tant respectable
Oun grand hymne j'avais poli.
C'était en vers alexandrines
Beaucoup tendres et tresment beaux
Et, pour les rendre plus coquines,
Coupés de petits vermisseaux.

Or, comme ils renferment complète
 L'histoire de cet règne-là,
 Permettez qu'ici je répète
 Cet hymne comme le voilà !

ODE A VICTORIA ⁴⁸

A L'OCCASION QU'ELLE JOUBILE EN DIAMOND.

Juin 1897.

—

Je souis oun fils altier de le grande Angleterre
 De qui la fier drapeau partout dessus le terre
 Flotte dans le vent.
 Mon cœur, en cet moment que le Reine joubile,
 Il est piqué très fort comme par oun aigouile,
 Et saute en avant.

Je ne me senté pas oune grande poète
 Et je ne connaissé le française rimette
 Pas assez beaucoup ;
 Mais d'oune si bel jour pour garder le mémoire
 De *Queen* Victoria je veux chanter le gloire
 Encor pour oun coup.

Les soixante ans ils sont restés loin en arrière
 Depuis que notre Reine entreprit le carrière
 Comme le voilà ;
 Et le youmanité, dans cette longue règne,
 Il n'a jamais souffert et jamais il ne saigne
 A cause cela.

48.— Voir note à l'appendice.

Our most gracious Queen, en régnant de le sorte,
Il était jeune encor pour de son oncle morte

Prendre placement.

Si tant belle il était que tout la monde admire
Encor bien plus des fois qu'on ne peut pas le dire,

Oh !... certainement.

Son beauté magnifique il était bien complète ;
De son joustice aussi chacun il faisait fête

Partout au dehors.

On en parlait si fort de Roussie en Bretagne
Que, pour aller le voir, sa cousin d'Allemaigne

Eut le fièvre au corps.

La prince il était beau, ni grande ou trop petite,
Et devers son cousine il s'en alla bien vite

Sans faire du bruit.

Le reine il le trouva bien pour son convenance
Et l'aima tant si fort en voyant son présence

Qu'elle épousa lui,

Peut-être l'on dira c'éte pas mon affaire,
Et quant à son privé c'éte mieux de me taire

Dans mes humbles chants.

Mais ces petites mots innocentes, il semble,
Expliqueront fort bien comment les deux ensemble

Eurent tant d'enfants.

N'importe ! elle éte là, grande reine et pouissante,
Du nation anglaise emblème éblouissante

Avec sceptre d'or ;

Et, soixante ans après, des bords de l'Amérique
Jusques aux sables cuits du creux noir de l'Afrique

Elle règne encor.

Pour ce que les alexandrines
Sont vers difficiles beaucoup,
Aux huit-pieds, qui sont moins mutines,
Je reviens encor pour ouï coup.
Hélas ! et c'été pour vous dire
Que ce grand reine si charmant
Que tout la monde encore admire
Comme du temps de sa vivant ;
Reine si doux, femme si bonne,
Si tant polie et vertueux
Que dans son cœur chacun s'étonne
Qu'il descendît de tels aïeux
Dont on vient de lire l'histoire . . .
Hélas ! c'été pour dire, enfin,
Que de son vie et de son gloire
En pleurant on a vu le fin.
Il est morte en grande monarque,
Comme il l'avait été vivant ;
Et, ciel ! ce que l'anglaise barque
Dans son temps fila de l'avant ! . . .



EDOUARD VII

(1901 -)

Avant la présent souveraine
 Ceux qu'on a vus ils étaient morts,
 Et l'on pouvait dire sans gêne
 S'ils ont été bons ou butors.
 Mais Edouard Sept il est en vie,
 Oh ! très en vie à cet moment,
 Et, pour jamais qu'on ne l'oublie,
 J'ai mis son binette plus grand.
 Car si d'oun monarque bien morte
 On peut dire tout ce qu'on veut,
 Il est prouvent que d'autre sorte
 On parle d'oun roi qui se meut.

C'est ce que la peuple grenouille
Un jour il apprit sous les eaux ;
Du moins, Esope il en bredouille
Dans ouin de ses beaux fabliaux.
Car si vous mettez le critique
Sous la nez d'ouin prince vivant,
Le chose tant beaucoup le pique
Qu'il se fâche et saute en avant.
Alors, sous le fureur royale
L'imprudent est vite perdu ;
On vous le lance comme ouin balle
Au bout d'ouin cordeau de pendu.
Tenez ! en parlant de Sans-Terre
J'ai dit qu'il était ouin crapaud.
Bien ! si d'Edouard cet mot grossière
J'allais souffler, gare à ma peau !
D'ouin bout à l'autre de la ville
Ce ne serait que cris de mort ;
Chacun il se croirait utile
En me faisant ouin mauvais sort,
Les grands de le magistrature
Ils me *prononceraient* ouin gueux,
Et même le cléricature
Il ne me traiterait pas mieux.
Ouin animal de ce faconde,
Dirait-on, il faut accrocher,
Car vérité le plus profonde
Parfois il faut savoir cacher.
Et, quand du haut d'ouine potence
Mon corps il se balancerait,

C'est à qui plus fort en cadence
 " *God save the King !* " il chanterait.
 Bien ! Toute crainte je défie,
 Et je le fais en . . . défiant ;
 Car jamais roi pendant son vie
 Ne fut plus qu'Edouard édifiant.
Dear, me ! mon seule inquiétude
 Est — tenez cela pour compté ! —
 De ne pouvoir en cette étude
 Rendre joustice à son bonté.
 Fils de Victoria Première,
 Grand reine que l'on pleure encor,
 Il est en tout son héritière
 Même jusque dans sa cœur d'or ;
 Et, tandis qu'avec grand sagesse
 Sur sa peuple il règne aujourd'hui,
 Cet-ci de plus en plus engraisse,
 Devient rougeaud, brille et reluit.
 Si tant que point je ne redoute
 Pour la dit peuple aucun malheur,
 Excepté . . . peut-être la goutte,
 Très noble mal de haut seigneur,
 Et cet autre, l'apoplexie,
 Que ne connaît point la quêteux.
 Et voilà comment j'apprécie
 Les bienfaits de cet règne heureux,
Oh, dear ! oh, dear ! D'Edouard vivante
 Pourquoi craindrais je de parler ?
 Ce que je dis est mot courante,
 Et rien je ne puis dévoiler

Qui ne soit oun parfait hommaige
A le bonté de notre Roi,
A son savoir, à sa couraige,
A sa... *Well! Well!*... à sa tout, quoi!
Don't fear! Édouard est oun monarque
Qui savé gouverner très bien,
Et... sous son œil l'anglaise barque
Oh, tenez!... je ne dis plus rien.



EPILOGUE

Dans la pays de Angleterre
Oh ! tout il été trèsment beau ;
Et tout il été si nouveau
Dans la pays de Angleterre,
Qu'on a beau dire la contraire
Même en criant comme oune veau,
Dans la pays de Angleterre
Oh ! tout il été trèsment beau.

D'oun bout de cet pays à l'autre
Ce n'est que palais, que jardins
D'où sont exclus tous les gredins,
D'un bout de cet pays à l'autre.
C'est mon avis, sinon le vôtre,
Et cet-là de gens beaucoup fins :
D'oun bout de cet pays à l'autre
Ce n'est que palais, que jardins.

Le grand nation qui l'habite
Il été la plus grand de tous.
Oh ! chacun sait ça comme nous,
Le grand nation qui l'habite
Il été loin d'être . . . petite.
Si tant qu'à la fin, savez-vous,
Le grand nation qui l'habite
Il été la plus grand de tous.

C'été surtout par son richesse
Qu'il compté la plus de valeur.
Quand plus qu'oun autre il est meilleur
C'été surtout par son richesse ;
Car . . . tout la monde il le confesse
Et c'été bien connu, d'ailleur,
C'été surtout par son richesse
Qu'il compté la plus de valeur.

A cause de son grand pouissance
Beaucoup de peuples sont heureux ;
Tandis que d'autres sont . . . peureux
A cause de son grand pouissance.
Si tant que, par son alliance,
— Quand ils ne pouvé faire mieux —
A cause de son grand pouissance
Beaucoup de peuples sont heureux.

Il ne courtisé pas le guerre
Quand il pouvé faire autrement ;
Et, comme noble amusement,
Il ne courtisé pas le guerre.
Pourvu . . . qu'il fasse son affaire
Et que d'autres soient en avant,
Il ne courtisé pas le guerre
Quand il pouvé faire autrement.

Parmi les sauvaiges d'Afrique
Il sait se faire redouter,
Et sa nom il fait respecter
Parmi les sauvaiges d'Afrique.

Là ses ordres sont sans réplique,
Et . . . s'il faut vous le répéter,
Parmi les sauvages d'Afrique
Il sait se faire redouter.

Avec la peuple civilise
Oh ! bien, il été très proudent,
Et tioujours très condescendant
Avec la peuple civilise.
Pendant longtemps il . . . *temporise* ;
Mais si l'autre montre le dent,
Avec la peuple civilise
Oh ! bien, il été très proudent.

Douce Albion ! Chère patrie !
Je t'aime autant que je le peux
Jusqu'en mon âme le plus creux.
Douce Albion ! Chère patrie !
Je ne fais pas de menterie
Dans l'expression de mes feux :
Douce Albion ! Chère patrie ! . . .
Je t'aime autant . . . que je le peux !



NOTES

1. — A la suite d'une querelle avec les siens, Egbert dut se réfugier en France, où il séjourna pendant quelque temps à la cour de Charlemagne.
2. — Alfred s'était introduit dans le camp danois, déguisé en barde.
3. — Alfred protégea les arts, la navigation et le commerce, et fonda l'institution du jury.
4. — Æthelwald.
5. — Charles III dit le Simple. Ce roi ayant été pris par le comte de Vermandois, Ogive s'enfuit en Angleterre, à la cour de son frère Athelstan et y fit élever son fils Louis, ce qui valut à ce prince le surnom d'Outre-Mer.
— Elgiva était parente d'Edwy, et celui-ci l'avait épousée malgré les canons de l'Église. Elle lui fut enlevée et périt dans les supplices.
— Saint Dunstan, alors archevêque de Cantorbery, fut le principal conseiller d'Edgard.
6. — Edmond II succéda à son père. Son intrépidité et sa force l'avaient fait surnommer *Côte de fer* (*Iron-side*). Il fut assassiné en 1017, et laissa Canut seul maître de l'Angleterre.
8. — On sait que notre Très Gracieuse Souveraine, la reine Alexandra, est fille de Christian IX, roi du Danemark.
9. — Guillaume le Conquérant vainquit Harold II à la fameuse bataille d'Hastings.
10. — On l'appelait *Courte-Heuse* parce que, dit-on, il avait les jambes très courtes.

- 11 — Étienne de Blois prit la couronne, au détriment de sa cousine Mathilde, fille d'Henri I. Il eut pour femme l'héritière des comtes de Boulogne.
12. — Répudiée par Louis VII dit le Jeune. Eléonore valut à Henri II la possession de la Guyenne, du Poitou, du Périgord, du Saintonge, de l'Auvergne, de l'Angoumois et du Limousin.
13. — Rosemonde, maîtresse de Henri II, était fille de Lord Clifford. Voulant la garantir des jalouses entreprises d'Eléonore, sa femme, Henri fit construire pour elle à Woodstock un asile mystérieux avec une espèce de labyrinthe ; elle y mit au jour deux enfants, Richard Longue Epée, et Geoffroy qui devint archevêque d'York.
- 14 — Son père Henri II lui avait bel et bien enlevé sa promise, Alice, fille de Louis VII, roi de France.
15. — Il remporta à Asor une brillante victoire contre 100,000 musulmans.
- 16 — Le duc d'Autriche, que Richard avait outragé au siège de St-Jean-d'Acrc.
17. — Richard Cœur-de-Lion battit Philippe Auguste à Fréteval.
18. — En 1215, à la suite d'une révolte des barons anglais, Jean Sans Terre fut forcé de signer la Grande Charte, qui est la base des libertés anglaises.
19. — Henri III fut contraint de confirmer la Grande Charte.
20. — Wallace fut décapité à Tower-Hill.
21. — Édouard III favorisa l'université d'Oxford. En souvenir de la victoire de Crécy, où il avait donné pour mot d'ordre le mot *Garter* (jarretière), Édouard

III établit l'Ordre de la Jarretière. Suivant une tradition généralement répandue, la comtesse de Salisbury, qui était aimée du roi, ayant laissé tomber dans un bal une jarretière, Édouard la releva ; et comme son empressement donnait à rire aux courtiers, il s'écria : *Honi soit qui mal y pense !* ajoutant que tel qui riait s'estimerait heureux d'en porter une semblable ; peu après il créa le nouvel ordre. Le costume et les insignes des chevaliers de cet ordre sont : une *jarretière* de velours bleu sur laquelle est brodée, en argent, la devise *Honi soit qui mal y pense !* un *manteau* en velours bleu ; un *chaperon* et un *justaucorps* de velours cramoisi, un chapeau de velours noir, un collier d'or, un *ruban* bleu porté en sautoir de gauche à droite, auquel est suspendue une médaille d'or portant l'effigie de S. George.

(Bouillet.)

22. — La couronne revenait, de droit, à Roger Mortimer, petit-fils du duc de Clarence, deuxième fils d'Édouard III. C'est cette usurpation qui prépara la funeste guerre des Deux Roses.
23. — Henri V remporta la bataille d'Azincourt, où l'armée de Charles VI fut taillée en pièces.
24. — Isabeau de Bavière signa le traité de Troyes, qui faisait passer la couronne sur la tête d'Henri V.
25. — Marguerite d'Anjou. Elle prit bientôt un empire absolu sur Henri VI et gouverna pour lui.
26. — Édouard IV envahit la France pour soutenir Charles le Téméraire contre Louis XI.
27. — Sur l'ordre de Richard, Tyrrel se rendit à la Tour et étouffa les deux enfants sous des matelas et des oreillers.
28. — Richard fut vaincu par le comte de Richmond (plus tard Henri VII) à la bataille de Bosworth,

près de Nottingham, où il perdit la vie avec le trône.

29. — Marie d'Angleterre épousa alors le duc de Suffolk, qui l'avait suivie en France comme ambassadeur.
30. — Entr'autres occasions, à l'entrevue du Camp du Drap d'Or, en Flandre.
31. — Clément VII, *Jules de Médicis*, assiégé dans Rome par l'armée de l'empereur, sous le commandement de Charles de Bourbon, fut détenu sept mois et ne put se sauver qu'à la faveur d'un déguisement.
32. — Guilford Dudley, fils de l'autre Dudley, duc de Northumberland.
33. — Philippe II était fils de Charles-Quint.
34. — Cranmer, archevêque de Cantorbery, avait prononcé le divorce d'Henri VIII d'avec Catherine d'Aragon. Marie Tudor le fit périr sur le bûcher, en 1556. Latimer, évêque de Worcester, fut aussi brûlé vif à Oxford.
35. — C'est sous le règne d'Elisabeth qu'eut lieu, en France, le Massacre de la Saint-Barthelémy.
36. — C'est alors qu'eut lieu l'attentat connu sous le nom de Conspiration des Poudres, qui faillit faire périr le roi avec le Parlement tout entier.
37. — Charles I était marié à Henriette de France, fille d'Henri IV et de Marie de Médicis.
38. — Charles I renvoya successivement quatre parlements qui lui refusaient des subsides pour continuer ses guerres extravagantes. C'est contre lui que les Écossais rédigèrent le fameux *Covenant Act*, par lequel ils s'engageaient à défendre le protestantisme jusqu'à la mort.

39. — Charles I fut décapité à Whitehall.
40. — C'est sous Charles II que se formèrent les deux partis politiques connus sous les noms de *Whigs* et *Tories*. L'incendie de Londres, en 1666, consuma 30,000 maisons.
41. — Sous Jacques II eut lieu, en France, la Révocation de l'Édit de Nantes, ce qui n'était pas beaucoup de nature à aider le monarque anglais dans ses luttes de religion.
42. — Par le traité de Ryswick, Louis XIV rendit à l'Espagne ce qu'il lui avait enlevé et reconnut Guillaume III pour roi d'Angleterre.
43. — Marie II mourut de la petite vérole en 1695.
44. — Le fameux duc de Marlborough, ancêtre des Churchill de nos jours, avait fait son apprentissage des armes sous Condé et Turenne. En 1704, il envahit la Bavière, battit l'électeur à Shellenberg, incendia 300 villes de ses États, écrasa le général français Tallart et l'électeur de Bavière à Blenheim. Il défit Villeroi à Ramillies en 1706, Vendôme à Oudenarde en 1708, et le maréchal de Villars à Malplaquet en 1709.
45. — Sophie de Nell.
46. — George II fut battu à Fontenoy par le maréchal de Saxe, et ailleurs encore. Il eut à soutenir, en Écosse, une guerre contre le Prétendant Charles-Edouard, petit-fils de Jacques II. George II fonda le British Museum.
47. — George IV rendit de nombreuses lois contre la liberté de la presse.
48. — Cette pièce a été publiée dans divers journaux de Québec et de Montréal.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

Avertissement de l'auteur	7
Avant-propos	11
Egbert-le-Grand	17
Ethelwolf, Ethelbald, Ethelbert, Ethelred	19
Alfred-le-Grand	21
Edouard I, l'Ancien	23
Athelstan	25
Edmond I	26
Édred	26
Edwy	27
Edgard, le Pacifique	28
Edouard II, le Martyr	30
Ethelred II	31
Canut-le-Grand	35
Harold I	37
Canut III ou Hardi-Canut	38
Edouard-le-Confesseur	39
Harold II	40
Guillaume-le-Conquérant	43
Guillaume II, le Roux	46
Henri I, Beauclerc	48
Étienne de Blois	50
Henri II	54
Richard I, Cœur-de-Lion	57
Jean Sans-Terre	60
Henri III	61
Edouard I, (race normande)	63

	PAGES
Edouard II	65
Edouard III	67
Richard II	70
Henri IV	72
Henri V	74
Henri VI	76
Edouard IV	80
Edouard V	82
Richard III	83
Henri VII	87
Henri VIII	89
Edouard VI	94
Jeanne Grey	96
Marie I, Tudor	98
Elisabeth	100
Jacques I	107
Charles I	111
Olivier Cromwell	115
Richard Cromwell	117
Charles II	121
Jacques II	124
Guillaume III et Marie II	129
Anne	131
George I	135
George II	136
George III	137
George IV	139
Guillaume IV	141
Victoria I	142
Ode à Victoria I	144
Edouard VII	148
Épilogue	152
Notes	155